

*Les temps se muent, les hommes empirent,
et qui voudra dire la vérité, il aura la teste rompue.
(Le Violier des histoires romaines)*

L'IA et les sciences sociales

Low tech

& L'Organocène



Jeune fille lisant, Pekka Halonen (1918)

Rédacteur en chef : Hervé Dumez

Comité éditorial : Magali Ayache & Camille Toussaint

Secrétariat de rédaction : Michèle Breton

<http://lelibellio.com/>

ISSN 2268-1167

Sommaire

5

Quelques réflexions à partir de l'expérience d'un chercheur

Hervé Dumez

17

Co-fabriquer le permanent pour permettre l'organisation temporaire

Jörg Sydow

25

Organocène : plongée au coeur de nos sociétés (sur-)organisées

Perspectives croisées et regards sur les enjeux de la transition socio-écologique

Pierre-Baptiste Goutagny

33

Comprendre la low tech

À propos de *Perspectives low-tech* de Q. Mateus et G. Roussilhe

Laure Colin

39

S'augmenter

Comment les LLMs transforment l'analyse de contenu, et les sciences sociales

Étienne Ollion

47

Edith, Thérèse

53

Légèreté et philosémitisme dans la littérature du XIX^e siècle

Erckmann et Chatrian

Plusieurs échos de séminaires et colloques, dans ce numéro, et bien sûr des livres.

Jörg Sydow est intervenu dans le séminaire du CRG sur la notion d'organisation temporaire, Étienne Ollion sur le rôle possible de l'intelligence artificielle pour les sciences sociales. Concernant la recherche qualitative, un débat a eu lieu, au CRG toujours, sur la technique de l'entretien.

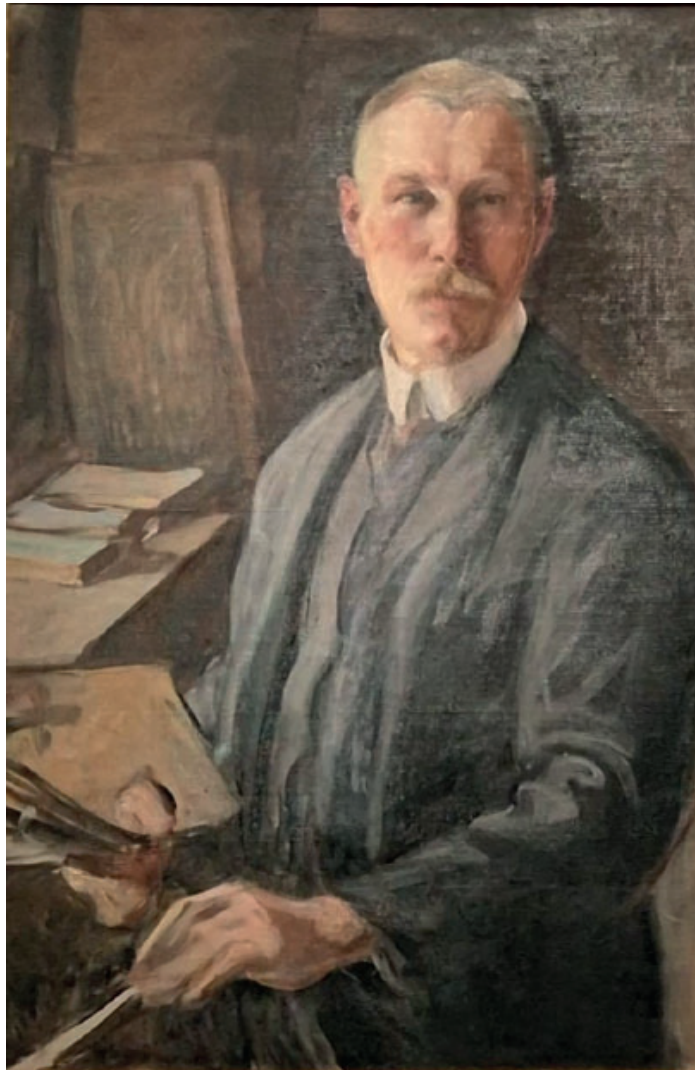
Pierre-Baptiste Goutagny rend compte d'une journée qui s'est tenue à Lyon sur la notion nouvelle d'organocène.

Laure Colin présente le livre de Quentin Mateus et Gauthier Roussilhe sur la low tech.

Edith Stein est la première femme à avoir soutenu une thèse de philosophie en Allemagne, collaboratrice de Husserl, elle est morte carmélite à Auschwitz parce que née juive.

*Zola pensait qu'il y avait une grande et une petite littérature, et il rangeait dans la seconde Erckman et Chatrian. C'était méconnaître l'enchantement qu'est *L'ami Fritz* et, pour lui qui par la suite défendrait le capitaine Dreyfus, méconnaître un rare exemple de philosémitisme dans la littérature du XIX^e siècle.*

Du 4 novembre 2025 au 22 février 2026, s'est tenue, au Petit Palais, l'exposition Pekka Halonen, un hymne à la Finlande. L'artiste, élève de Gauguin, n'a eu de cesse de vouloir partager, à travers ses toiles, la beauté des paysages de son pays ainsi que la force "tranquille" mais déterminée des Finlandais.



Autoportrait, Pekka Halonen (1890)

Quelques réflexions à partir de l'expérience d'un chercheur

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

CE TEXTE A ÉTÉ
PRÉSENTÉ ET
ENRICHÉ LORS
D'UN SÉMINAIRE
DU CENTRE DE
RECHERCHE EN
GESTION QUI
S'EST TENU LE 4
DÉCEMBRE 2025

Chaque nouveau doctorant entrant dans un laboratoire pratiquant la recherche de terrain (*field work*) se demande comment mener un entretien. Il existe une très abondante littérature sur le sujet, en gestion, en sociologie, en histoire du temps présent, en psychologie, etc. On pourra, entre de nombreuses autres références, consulter notamment Romelaer (2005).

L'énième traitement du sujet qui est fait ici est simplement un témoignage à l'aune de l'expérience d'un chercheur, parmi d'autres, dans une perspective héritée de l'interactionnisme symbolique.

La finalité première de l'entretien

La thèse ou l'article faits à base d'entretiens sont des travaux de recherche. Dès lors, l'entretien a-t-il pour finalité première de discuter des théories ? La réponse semble devoir être positive dans son évidence. Elle est pour moi négative, pour plusieurs raisons. Bien évidemment, le matériau recueilli lors des entretiens servira à discuter des cadres théoriques, mais dans un second temps. Dans un premier temps, la finalité des entretiens est autre. Je m'inspire ici de l'interactionnisme symbolique (Blumer, 1998/1969 ; Dumez & Toussaint, 2022). Un chercheur qui entre sur un terrain, par exemple un doctorant qui, dans le cadre d'une Cifre, rejoint une entreprise, n'a que très peu de connaissance de ce qui se passe sur ce terrain. Camille Toussaint décide un jour de faire une thèse sur la question des débris spatiaux. Elle ne dispose quasiment d'aucune connaissance, ni technique, ni économique, ni sociologique, ni juridique, ni politique, du problème. Elle est dans la situation de ce que Blumer appelle l'exploration. La finalité des entretiens est alors : « *l'exploration libre du domaine, l'entrée en contact avec les personnes impliquées, l'observation des différentes situations qu'elles rencontrent, la prise en compte de leurs problèmes et de la manière dont elles les gèrent, la participation à leurs conversations* » (Blumer, 1998, p. 37). Les entretiens participent ainsi d'une « *recherche flexible d'un contact intime avec ce qui se passe* » (*idem*). Toute mobilisation de cadres théoriques à ce stade serait artificielle : si je ne connais à peu près rien du sujet que j'ai décidé d'étudier, comment puis-je savoir quels sont les meilleurs cadres théoriques pour le comprendre ? Pire, si je me force à employer des cadres théoriques à ce stade, je vais structurer les entretiens autour d'eux, et je serai dans la circularité (Dumez, 2025) : je ne verrai dans ce que les acteurs me disent uniquement que ce qui entre dans les cadres théoriques au moyen desquels je les interroge. Si cadres théoriques il y a (et il y en a toujours, puisque, si nous prenons le cas d'un doctorant, il a rédigé un projet de thèse avec une première

revue de littérature), ils ne doivent être qu'orientant, pour reprendre le terme de Whyte (1984) : ils m'orientent dans ma recherche de manière flexible (Blumer ci-dessus) et seulement de cette manière.

Donc, les questions théoriques ne sont pas premières. Quelle est alors la finalité première des entretiens ? Elle est, on l'a vu, ce que Blumer décrit ci-dessus comme le fait, pour le chercheur, d'acquiescer un « *intimate contact with what is going on* » dans le domaine que l'on a choisi d'investiguer.

Le guide d'entretien

Personnellement, je n'ai jamais construit un guide d'entretien. Encore une fois, s'il s'agit de le faire à partir de cadres théoriques, le risque de circularité est trop grand. Comme il s'agit de comprendre ce qui se passe dans le domaine étudié (une entreprise, un secteur, un problème de gestion, une profession, etc.), les questions à poser sont celles que les Anglo-saxons appellent les w-questions : *Who? What? Where? When? Why?*, ainsi que la dernière qui ne correspond pas au w, *How?* La liste de ces questions est utilisée aujourd'hui dans les écoles de journalisme, mais elle vient de la rhétorique antique (Robertson, 1946). D'entretien en entretien, l'enjeu est d'enrichir les réponses à ces différentes questions, de manière à disposer du matériau le plus riche et le plus précis possible. Dans un travail de terrain, le général doit – paradoxalement en apparence – être recherché dans le particulier, la spécificité du cas (Stake, 1995). C'est dans le spécifique, le particulier, que se trouvera le général, et non dans les généralités¹.

1. C'est l'un des principes centraux de la philosophie hégélienne que l'universel, le concept, est pleinement chez lui dans le particulier (Bourgeois, 1999, p. 173).

- Question : *qui* ? Ai-je bien identifié les acteurs importants ? Suis-je sûr que des acteurs dont on ne m'a pas parlé n'ont pas joué un rôle dans les processus que j'étudie ? Ai-je interrogé tous les acteurs pertinents ?
- Question : *quoi* ? Ai-je identifié les événements importants, les processus routiniers et les crises ? Que faut-il que j'analyse ?
- Question : *où* ? Ai-je exploré les lieux pertinents, espace concret et espace abstrait (institutionnel, organisationnel) ?
- Question : *quand* ? Ai-je une chronologie suffisamment précise des événements importants, des changements ?
- Question : *pourquoi* ? La question pourquoi renvoie principalement à celle des intentions des acteurs (Anscombe, 2002) : suis-je capable de reconstituer les intentions des acteurs au moment où ils ont agi ? Ou n'ai-je que les souvenirs qu'ils m'en donnent, peut-être biaisés par ce qui s'est passé entre le moment où les intentions ont été formulées et la situation présente ?
- Question : *comment* ? Suis-je capable de préciser comment les acteurs ont agi ? Les auteurs classiques précisaient la question comment (*quomodo* ?) par une autre : *quibus adminiculis* ? ou *quibus auxiliis* ? : en recourant à quels moyens, à quels instruments ?

Il est possible d'ajouter d'autres questions. Becker fait remarquer que les acteurs répondent plus volontiers à la question « comment ? » qu'à la question « pourquoi ? » et note par ailleurs :

Lorsqu'il interrogeait les membres d'une organisation, [Everett Hughes] leur demandait, avec son air du Midwest le plus innocent : « Vous trouvez que les choses sont mieux ou moins bien qu'avant ici ? » C'est une question géniale : presque tout le monde a quelque chose à y répondre, elle fait sortir

les problèmes saillants de l'organisation et elle ne préjuge de rien – ni des choses qui pourraient être mieux ou moins bien qu'avant, ni de ce que l'on entend exactement par mieux ou moins bien. (Becker, 2002, p. 155)

En résumé, le point essentiel est d'être capable, une fois les entretiens terminés, d'avoir des chronologies précises, de pouvoir reconstituer minutieusement des situations, des interactions, de pouvoir décrire des routines dans le détail de leur fonctionnement concret, d'avoir bien plus de données que ce qui est nécessaire pour l'analyse. Surtout, de ne pas avoir fait remonter dans les entretiens simplement des généralités, de ne pas avoir à traiter des verbatims qui pourraient venir de n'importe quelle organisation, des banalités.

À ce stade, faut-il s'interdire d'avoir recours à des concepts, à des théories ? Non. Mais seulement dans la mesure où les concepts, les cadres théoriques, n'influencent pas (trop) les réponses des interviewés et, surtout, dans la mesure où ils génèrent des questions dont les réponses vont dans le sens de l'identification et de la précision des *faits*, des données concrètes. Si questions issues de la théorie il y a, elles doivent oublier leur statut conceptuel pour orienter l'entretien vers du concret.

Comme je l'ai dit, je n'ai donc jamais pratiqué dans mes recherches le guide d'entretien. Une seule fois, je crois, nous avons rédigé avec Magali Ayache et Laure Colin un texte de quelques lignes qui présentait de manière assez précise pour que l'entretien ne parte pas dans toutes les directions, mais quand même très ouverte et floue, le sujet de notre recherche, qui était un peu particulier : nous ne pouvions pas le formuler explicitement, mais nous devions orienter nos interlocuteurs vers le récit d'expériences personnelles sérieuses, sans qu'ils se perdent dans des voies trop lointaines.

Les expressions souvent utilisées dans la littérature sont celles d'« entretien semi-directif » ou « entretien semi-directif centré ». Elles expriment le fait qu'il faut rester flexible, éviter la circularité (directif, mais seulement directif à moitié), et en même temps structurer. En réalité, à mon avis, deux ou trois phrases suffisent, sans besoin d'un guide de plusieurs pages. Quelquefois apparaît l'idée que le guide d'entretien doit être solidifié avant le premier entretien (ou après quelques entretiens exploratoires) et ne plus changer par la suite. Sinon, explique-t-on, les comptes rendus d'entretiens ne peuvent pas être comparés les uns avec les autres. On trouve alors cette idée que si, lors du onzième entretien, l'interviewé soulève un point inattendu, très intéressant mais qui n'était pas apparu dans les dix entretiens précédents, le chercheur doit résister à la tentation d'introduire une question à propos de ce point dans son guide d'entretien pour les prochaines interviews. S'il le faisait, en effet, il fausserait sa campagne d'entretiens, les dix premiers ne pouvant plus être comparés de manière rigoureuse aux suivants puisque le protocole de recherche aurait changé. Cette idée m'a toujours paru étrange. Encore une fois, dans la tradition de Blumer, les entretiens constituent pour moi une démarche d'exploration, la plus riche et la plus complète possible, du domaine dans lequel je conduis une recherche. J'espère et souhaite que des entretiens nouveaux vont faire émerger des choses qui n'étaient pas apparues dans les entretiens précédents et dans les questions que j'avais en tête lorsque j'ai commencé l'exploration. Il relève de mon travail de recherche de comprendre pourquoi ces choses n'étaient pas apparues dans les premiers entretiens, pourquoi elles sont apparues dans d'autres et, éventuellement, de



Nuages d'orage, Pekka Halonen (1908)

retourner auprès des premiers interviewés en leur demandant pourquoi ils ne m'ont pas parlé des certaines choses que d'autres acteurs ont mentionnées. Le but est bien d'explorer un domaine empirique de la manière la plus riche possible.

Qui mène l'entretien ?

Il m'est arrivé de faire des entretiens seul. Mais, durant toute ma carrière, j'ai essentiellement mené des entretiens avec un autre chercheur, Alain Jeunemaître durant des années, ou avec mes doctorants, ou d'autres chercheurs. Personnellement, mon impression est que les entretiens que l'on fait seul sont très nettement moins riches que les entretiens faits à deux. Cela vient notamment du fait qu'il est très difficile de prendre des notes et de réfléchir en même temps aux bonnes questions à poser. L'autre peut prendre le relais des questionnements, sur lesquels on peut à son tour rebondir.

De mon expérience, les chercheurs sont plus ou moins doués, ou plus ou moins efficaces, pour interviewer. Michel Crozier était, aux dires des gens qui ont fait du terrain avec lui, un questionneur d'exception. Lorsque je fais des entretiens avec Magali Ayache, je la laisse toujours mener l'entretien et je reste en retrait : j'ai en effet remarqué que Magali, de par sa personnalité, met en confiance les interviewés qui ont envie de lui parler, plus qu'ils ne l'auraient avec moi. Lorsque nous avons mené avec Étienne Minvielle la centaine d'entretiens avec les acteurs de la crise Covid dans les hôpitaux, le tandem était constitué d'un spécialiste de la gestion de la santé, Étienne, et de moi, qui ne connaissais quasiment rien de ce milieu (Dumez & Minvielle, 2021 ; 2025). Il m'a semblé qu'un tandem de ce type, un spécialiste et un non-spécialiste, fonctionnait très bien. Étienne m'expliquait énormément de choses, et de temps en temps je posais des questions naïves qui pouvaient parfois l'amener à s'interroger sur des choses qui lui paraissaient évidentes. Le phénomène s'est reproduit avec Laure Colin, qui avait une connaissance du milieu des industries de défense nettement supérieure à la mienne.

La prise de notes

Généralement, je n'enregistre pas les entretiens que je fais. Je prends des notes sur l'ordinateur. Si la personne interrogée a un débit modéré, j'arrive à prendre à peu près tout ce qu'elle dit. L'avantage est qu'au moment même où se termine l'entretien, nous disposons du compte rendu. Je l'envoie alors à celui ou celle qui a mené l'entretien avec moi, et il ou elle me le renvoie corrigé et complété. J'avais toujours pensé qu'il était difficile de demander à l'interviewé d'accepter qu'on l'enregistre, mais Magali Ayache procède de cette façon et aucun des interlocuteurs que nous avons interviewés ensemble n'a refusé. Il m'a semblé que cela ne les empêchait pas de parler librement. L'enregistrement permet alors de compléter de façon précise ma prise de note.

La retranscription manuelle d'un entretien est très lourde. Il existe des logiciels permettant d'opérer cette transcription de manière automatique, dont Whisper (Gautier, 2023) ou Noscribe. Des progrès importants ont été faits sur ce plan, même si un suivi correctif reste au moins en partie nécessaire.

La durée de l'entretien

Durant un entretien inférieur à une heure, une heure et demie même, l'interviewé parvient à maîtriser parfaitement son discours. Lorsque l'entretien dure au-delà

d'une heure et demi, surtout si l'entretien est mené à deux chercheurs, l'armure tombe. L'entretien le plus extraordinaire que j'aie jamais fait a été mené avec un doctorant. Nous étions allés interroger le manager d'un grand projet de défense. Il avait conduit le projet dans sa première phase mais le consortium auquel il appartenait avait perdu l'appel d'offres pour la phase suivante. Le bâtiment était vide, l'équipe projet ayant été dissoute, et lui bouclait ses derniers cartons dans son bureau. L'entretien avait commencé à 16h et il se termina sur le parking à 20h50, parce que le site était militaire et qu'il fallait le quitter avant 21h sous peine de plus pouvoir sortir, les portes étant condamnées la nuit. L'homme avait besoin de parler, d'expliquer tout ce qu'il avait fait, de se justifier de n'avoir pas réussi à gagner le nouvel appel d'offres. Dans tous les cas de figure, un entretien qui passe le cap de l'heure, mais plutôt l'heure et demie, a toutes les chances d'être d'une richesse exceptionnelle.

Autour de l'entretien

Lorsque les entretiens ont lieu en présentiel et que nous sommes deux à les mener, nous nous retrouvons généralement à l'avance dans un café proche du lieu de l'entretien (pas trop, toutefois : il faut éviter le café situé juste en face de l'immeuble où travaille l'interviewé, de manière à pouvoir parler plus librement...). C'est l'occasion, non pas de réviser un guide d'entretien, mais d'échanger sur ce que l'on attend de l'entretien et d'évoquer les questions à poser : des dates, le rôle exact d'un acteur, l'importance de tel événement, etc., à faire préciser. Un coup de fil avant un entretien en zoom peut aussi jouer ce rôle.

Mais le plus important est l'échange *après* l'entretien. C'est ce dispositif qui montre le mieux la richesse d'un entretien mené à deux chercheurs : on peut échanger des impressions, des faits qui ont marqué l'un ou l'autre, des surprises, des données qu'il faudrait préciser lors des prochaines interviews, etc. On débat de ce que l'on a compris.

Ce qui se passe avant et après un entretien est donc essentiel.

La fin d'un entretien peut également être importante. Je me souviens d'un entretien mené dans une centrale nucléaire ; nous étions allés prendre un café à la machine à l'issue de l'interview (elles sont gratuites dans les centrales) et nous commencions à échanger lorsque nos deux interviewés sont sortis de leur bureau pour nous rattraper et nous dire des choses qu'ils ne nous avaient pas dites durant l'entretien, pourtant très long. Je me souviens également d'un entretien mené avec Alain Jeunemaître, l'interviewé ayant commencé à nous dire des choses sensibles en nous raccompagnant, à l'issue de l'échange, dans le couloir sur lequel donnait son bureau.

Exercice

Si l'on a fait l'entretien seul, pour remplacer l'échange qui a lieu après l'entretien quand on est deux chercheurs à l'avoir mené, un exercice intéressant consiste à noter dans un journal de recherche ou journal de pensée, le soir, ce que l'on retient de l'entretien que l'on a mené dans la journée, sans se reporter à ses notes : ses impressions, ce que l'on en a retenu.

Lorsque l'on traitera son matériau (codage, attention flottante), il sera intéressant de traiter dans un premier temps, indépendamment l'une de l'autre, les deux séries, celle des comptes rendus eux-mêmes, celle des notes du journal. Puis, dans un second temps, de traiter les deux en relation l'une avec l'autre : pourquoi tel fait qui est

apparu important lors du codage du compte rendu d'entretien, n'apparaissait pas dans les notes du journal ? Pourquoi, à l'inverse, telle donnée du journal, considérée comme suffisamment marquante et importante pour y figurer, n'apparaît pas si importante dans le travail de codage ?

Combien d'entretiens ?

Il est *a priori* possible de construire une théorie sur un entretien. Mais on sent bien qu'il s'agit d'un cas limite. Combien faut-il alors d'entretiens ? 10 ? 20 ? 50 ? 100 ? À ma connaissance, personne n'est capable de donner une réponse précise à cette question. Le concept généralement utilisé est celui de saturation. Il repose sur un vécu du chercheur : les premiers entretiens apportent une masse de connaissances nouvelles (phase d'exploration). Puis, progressivement, les entretiens suivants continuent d'apporter des connaissances, mais moins. Enfin arrive le sentiment que continuer à faire des entretiens n'apporte vraiment plus grand-chose. On peut alors considérer qu'il y a saturation. Nous avons publié avec Magali Ayache un article sur le coaching fondé sur dix entretiens. Il nous semblait que continuer à interviewer des coachs ne nous apprendrait plus grand-chose. Nous nous en sommes expliqués de la manière suivante dans l'encadré méthodologique :

Analyser dix entretiens peut paraître peu. Mais les chercheurs ont expérimenté un phénomène de saturation propre à la recherche qualitative au bout de dix entretiens, phénomène lié à l'un des traits centraux de la pratique : parce qu'elle est très réglée ou standardisée, les descriptions qui en sont faites par les différents acteurs sont toujours à peu près les mêmes. (Ayache & Dumez, 2021, p. 47)

Il faut noter qu'en parallèle des entretiens, nous avons complété l'investigation du coaching par de nombreuses lectures.

L'impression de saturation peut néanmoins être trompeuse. Les organisations, les métiers, les professions, sont marquées par ce que Yin (2012, p. 13) appelle des mantras, ce que Hannah Arendt (2005, p. 186) appelle des clichés. Tous les interviewés appartenant à un même groupe tendent à dire la même chose du fonctionnement du

groupe. En réalité, il n'y a pas saturation dans ce cas, il faut reprendre la question « qui ? » (voir plus haut), et chercher à interviewer des individus extérieurs au groupe en contact avec lui qui, eux, pourront avoir une vision différente (des clients, des consultants, etc.). Dans la recherche menée avec Étienne Minvielle sur le système hospitalier, nous avons mené 104 entretiens sans jamais avoir le sentiment d'une saturation (Dumez & Minvielle, 2021). Le phénomène est sans doute dû au fait que les différents acteurs du système de santé (médecins, infirmières, aides-soignants, kinés, directeurs d'hôpitaux, fonctionnaires des ARS, des ministères, etc.) ont vécu la crise chacun dans un contexte particulier. La notion de saturation reste donc difficile à manier mais repose sur une réalité : après un certain nombre d'entretiens, il existe bien une impression de saturation, c'est-à-dire de diminution nette de connaissances nouvelles acquises. Il est



Nature morte, Pekka Halonen (1894)

difficile par contre d'aller plus loin que cette formulation vague : « après un certain nombre d'entretiens ».

Le traitement des entretiens

Le traitement des comptes-rendus d'entretiens peut se faire en employant diverses méthodes, dont le codage et l'attention flottante (Ayache & Dumez, 2011). Il existe différentes méthodes de codage, dont certaines, qui se sont popularisées, comme la « méthode Gioia », apparaissent de nature plus rhétorique que réelle (Dumez, 2025).

Le recueil de matériel complémentaire

Il est dans tous les cas intéressant de compléter le matériel recueilli par entretiens par d'autres types de données. Ce peuvent être des articles de presse, des rapports publics, des comptes rendus de réunion, des e-mails, des analyses de sites Internet, etc. Si l'on étudie un projet, par exemple, la campagne d'entretiens auprès des membres de l'équipe projet, peut être complétée par l'étude des comptes rendus des réunions qui ont ponctué le projet, par tous les documents qui composent le rendu de compte (*accountability*) du projet. Le traitement des documents est de de nature un peu différente du codage (Asdal & Reinertsen, 2022 ; Dumez, 2024). Là encore, il est fécond de traiter chaque série de matériel (comptes rendus d'entretiens, articles de presse, notes de réunion, etc.) de manière indépendante, pour ensuite confronter le traitement issu de chaque série. Il est possible que, par exemple, il apparaisse dans les entretiens qu'un acteur a joué un rôle décisif dans un projet de changement – c'est le souvenir qu'en ont les acteurs –, mais que l'étude de comptes rendus de réunions montre qu'avant que cet acteur ne rejoigne l'organisation, le changement avait été envisagé. De même, les chronologies partagées dans le souvenir des acteurs peuvent être contredites par l'étude de documents. Le principe est donc, dans un premier temps, de traiter chaque série de matériel de manière indépendante, pour mener ensuite un travail de comparaison approfondie des séries entre elles (Dumez, 2025).

Où se situe la rencontre avec la théorie

Blumer répondrait que la recherche de théorie se produit *après* l'exploration. C'est ce qu'il appelle la phase d'inspection, mot un peu étrange mais qui se comprend par la métaphore qu'il emploie. Vous avez exploré un domaine nouveau, sans vous servir réellement de théories. Vous êtes face à lui comme quand on vous présente un objet que vous n'avez jamais vu auparavant. Dans une situation de ce type, vous prenez l'objet, vous le tournez et retournez, vous le manipulez, vous le regardez sous des angles différents, pour essayer de comprendre ce qu'il est et à quoi il peut servir. Après avoir exploré votre nouveau domaine de recherche, vous allez essayer de le regarder sous tous les angles possibles et chercher les cadres théoriques qui peuvent l'éclairer et qu'il peut permettre de discuter.

En réalité, les deux phases ne sont pas aussi marquées et différenciées que cette métaphore semble le suggérer. On part généralement avec des théories qui orientent la recherche. Lors des entretiens, certaines questions peuvent être suggérées par des lectures théoriques. Durant le traitement du matériel, par exemple le codage, il faut être attentif aux surprises, et toute surprise suppose une théorie d'arrière-plan (Aliseda, 2006).

Il n'en reste pas moins que la qualité de la discussion théorique dépendra de la richesse et de la précision du matériau recueilli par les entretiens. Si les bonnes questions n'ont pas été posées, si le matériau est très lacunaire, s'il ne permet pas de reconstituer des situations concrètes, le fonctionnement des routines, le déroulement des crises, la manière dont les projets se sont déroulés, si on est incapable de reconstituer les interactions entre les acteurs, les chronologies exactes, la discussion théorique sera superficielle. Le recueil du matériau est moins chargé en théorie (*theory-laden*) qu'il ne doit être chargé en questions (*question-laden*) (Hintikka & Hintikka, 2015).

Les entretiens à visée théorique

Il existe un autre type d'entretien, qui peut se pratiquer à l'issue du travail de recueil de matériau, de son traitement, et de sa première interprétation en confrontation avec des cadres théoriques : il s'agit des entretiens visant à tester cette interprétation (Piore, 2006 ; Dumez, 2022). Comme l'a noté Camille Toussaint², la différence entre les deux types d'entretien n'est pas forcément très nette : au fur et à mesure du développement de l'exploration, les entretiens de recueil de matériau se teintent d'essais pour tester de premières interprétations. Néanmoins, une campagne limitée d'entretiens (cinq à dix) spécifiquement à visée de test des interprétations élaborées peut être menée avant de fixer l'interprétation théorique du matériau.

2. On trouvera le dialogue avec Camille Toussaint à la fin de Dumez (2022).

Annexe : le cadre institutionnel

Les recherches qui utilisent le recueil de données par entretien se font dans un cadre institutionnel dont le premier volet est une obligation légale (le respect du RGPD) et le second qui pourrait le devenir (l'accord d'un comité d'éthique).

Le RGPD (règlement général sur la protection des données)

L'Union Européenne a adopté un règlement sur la protection des données personnelles. Le règlement s'applique à la recherche, et tout chercheur se doit de le respecter sous peine de poursuites. La CNIL (Commission Nationale Informatique et Liberté) détaille sur son site les obligations des chercheurs (hors domaine de la santé) en matière de RGPD et de loi Informatique et libertés :

- <https://www.cnil.fr/fr/thematiques/recherche-scientifique-hors-sante>

Quelques rappels sur l'essentiel (étudier le détail sur le site de la CNIL) :

- Le chercheur doit faire signer, au début de l'entretien, un formulaire de consentement à la personne qu'il va interviewer
- Les données doivent être anonymisées et pseudonymisées. Le nom de la personne interrogée ne doit être mentionné ni dans le compte rendu, ni non plus dans le nom de fichier. Aucun élément du compte rendu ne doit permettre d'identifier la personne (« Je suis devenu DRH de l'entreprise Machpro en 2021 »)
- La correspondance entre le nom de fichier (un code) et le nom de la personne interrogée doit être conservée à part, pas sur l'ordinateur qui conserve les comptes rendus (un cahier, par exemple, gardé sous clef)
- Les comptes rendus sont conservés sur un support protégé uniquement accessible au(x) chercheur(s) de l'enquête (un ordinateur protégé par un code conservé dans un placard sous clef)

- Les comptes rendus doivent être détruits (3 ans par exemple après la publication scientifique à laquelle ils ont donné lieu)

Le comité d'éthique

L'Europe impose à toutes les recherches qui impliquent des êtres humains financées par elle qu'elles aient reçu l'aval d'un comité d'éthique. Certains pays font de même. En Irlande, par exemple, les thèses et mêmes les mémoires de master qui procèdent par entretiens doivent être passés devant un comité d'éthique. Il est possible que l'obligation se généralise (Schrag, 2010 ; Dumez, 2019).

Le dossier peut varier, mais il devra comporter le modèle du formulaire de consentement, le guide d'entretien, et, plus généralement, une autoévaluation des risques potentiels pour les personnes interrogées.

i3-CRG dépend par exemple du Comité d'Éthique pour la Recherche de l'IP Paris (CoER) :

- <https://coer.r2.enst.fr/>

Références

- Aliseda Atocha (2006) "What is abduction ? Overview and Proposal for Investigation" in Aliseda Atocha *Abductive Reasoning. Logical Investigation into Discovery and Explanation*, Dordrecht, Springer, pp. 27-50.
- Anscombe Gertrude Elizabeth Margaret (2002/1957) *L'intention*, Paris, Gallimard.
- Arendt Hannah (2005) *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot.
- Ayache Magali & Dumez Hervé (2011) "Le codage dans la recherche qualitative : une nouvelle perspective ?", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2, pp. 33-46.
- Ayache Magali & Dumez Hervé (2011) "Réflexions en forme de réponses : à propos du codage dans la recherche qualitative", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 3, pp. 29-34.
- Ayache Magali & Dumez Hervé (2021) "Le coaching : exploration d'une pratique", *Gérer et Comprendre*, n° 145, septembre, pp. 46-54 [english version :]
- Ayache Magali & Dumez Hervé (2021) "Exploring the practice of coaching", *Gérer et Comprendre English Language Online Selection*, n° 7, pp. 23-30.
- Becker Howard (2002/1998) *Les ficelles du métier*. Paris, la Découverte.
- Blumer Herbert (1998/1969) *Symbolic Interactionism. Perspective and Method*, Berkeley, University of California Press.
- Bourgeois Bernard (1982) "Dialectique et structure dans la philosophie de Hegel", *Revue internationale de philosophie*, vol. 36, n° 139/140 (1/2), pp. 163-182.
- Dumez Hervé (2019) "Sciences sociales et comités d'éthique. À propos de Ethical Imperialism de Zachary M. Schrag". *Le Libellio d'Aegis*, vol. 15, n° 2, pp. 5-14.
- Dumez Hervé (2022) "Une note sur l'entretien à visée théorique en complément des entretiens (ou de l'observation) à visée exploratoire", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 18, n° 1, pp. 73-79.
- Dumez Hervé (2022) "Research interviews to discuss and enrich theory", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 18, n° 1, pp. 73-79.
- Dumez Hervé (2024) "L'analyse de documents dans une recherche qualitative. À propos de Doing Document Analysis de Kristin Asdal & Hilde Reinertsen." *Le Libellio d'Aegis*, vol. 20, n° 1, pp. 5-14.
- Dumez Hervé (2025) "La "méthode" Gioia: codage réel ou simple rhétorique ?" *Le Libellio d'Aegis*, vol. 21, n° 2, pp. 5-13.
- Dumez Hervé (2025) "The Gioia 'method': real coding or mere rhetoric?" *Le Libellio d'Aegis*, vol. 21, n° 2, pp. 5-12.

- Dumez Hervé & Minvielle Étienne (2021) *Voyage au cœur du système de santé. 100 témoignages pour apprendre à gérer avec la crise*, Paris Eska.
- Dumez Hervé & Minvielle Étienne (2025) "From reliability to pragmatism: Hospital management in the context of radical uncertainty", *European Management Review*, vol. 22, n° 3, pp. 587-603.
- Dumez Hervé & Toussaint Camille (2022) "Le grand oubli des sciences de gestion et de la théorie des organisations : Herbert Blumer et l'interactionnisme symbolique", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 18, n° 1, pp. 7-19.
- Gautier Arthur (2023) "Whisper : un outil de transcription automatique open source et sacrement efficace", *Le Libellio d'Aegis*, vol. vol. 19, n° 3, p. 4.
- Hintikka Jaakko & Hintikka Merrill B. (2015) "Sherlock Holmes affronte la logique moderne. Vers une théorie de la recherche d'information par le questionnement", in Eco Umberto & Sebeok Thomas A. [eds] *Le signe des trois. Dupin, Holmes, Peirce*, Liège, Presses Universitaires de Liège, pp. 177-194.
- Piore Michael (2006) "Qualitative Research: Does it fit in Economics?", *European Management Review*, vol. 3, n° 1, pp. 17-23.
- Robertson Jr D. W. (1946) "A Note on the Classical Origin of 'Circumstances' in the Medieval Confessional", *Studies in Philology*, vol. 43, n° 1, pp. 6-14.
- Romelaer Pierre (2005) "L'entretien de recherche" in Roussel Patrice & Wacheux Frédéric [eds], *Management des Ressources Humaines : méthodes de recherche en sciences humaines et sociales*, Bruxelles, De Boeck, pp. 102-137.
- Saunders Benjamin, Sim Julius, Kingstone Tom, Baker Shula, Waterfield Jackie, Bartlam Bernadette, Burroughs Heather & Jinks Clare (2018) "Saturation in qualitative research: exploring its conceptualization and operationalization", *Quality & Quantity*, vol. 52, n° 4, pp. 1893-1907.
- Schrag Zachary M. (2010) *Ethical Imperialism. Institutional Review Boards and the Social Sciences, 1965-2009*, Baltimore, the Johns Hopkins University Press.
- Stake Robert E. (1995) *The Art of Case Study*, Research. London, Sage.
- Toussaint Camille (2022) "Gérer en commun un problème complexe d'échelle planétaire ? Le cas des débris spatiaux" Thèse de doctorat en gestion. Palaiseau, IP-Paris, École polytechnique.
- Whyte William Foote (1984) *Learning from the field: a Guide from Experience*, Thousand Oaks, Sage.
- Yin Robert K. (2012, 3rd ed) *Applications of Case Study Research*, LA, Sage.

DÉBAT

Question : Les interviewés peuvent-ils demander un guide d'entretien à l'avance ?

Réponse : de mon expérience, cela arrive rarement. Quand nous avons mené la recherche sur Renault-Nissan avec Magali Ayache, les interlocuteurs japonais ont demandé que les questions leur soient envoyées par mail (et ils souhaitaient répondre par écrit, ne voyant du coup plus trop l'intérêt d'un entretien). Mais, dans le cas le plus général, la présentation du sujet de la recherche suffit.

Question : Prendre des notes détaillées plutôt qu'enregistrer un entretien pose-t-il problème pour la citation de verbatims, et cela implique-t-il une approche différente du codage ?

Réponse : Ce n'est pas un problème si les notes sont suffisamment détaillées. Le travail à deux augmente la fiabilité, car le compte rendu est relu et complété par un second chercheur, et un enregistrement éventuel offre un niveau supplémentaire

de vérification. Il est également possible d'envoyer le compte rendu aux personnes interrogées : leurs réactions révèlent parfois des zones sensibles ou des malentendus, utiles pour interpréter le matériau, même si les éléments contestés ne sont pas directement cités.

Question : Quel équilibre trouver entre donner des précisions – le point de vue d'un interviewé pouvant être biaisé par sa fonction au sein de l'organisation – et respecter la pseudonymisation ?

Réponse : La question est délicate : le statut d'un acteur est souvent indispensable pour comprendre son discours et situer sa perspective, mais il peut permettre de l'identifier. L'équilibre consiste à donner une information suffisante pour interpréter le matériau, telles que des catégories hiérarchiques (top manager, manager, etc.) ou géographiques, tout en conservant un degré de généralité suffisant pour protéger les acteurs.

Il y a une tension entre le RGPD, qui est fait pour le commercial, et la recherche. Il est par exemple difficile de détruire des entretiens. Sur le plan de l'histoire de la science, il est intéressant de retrouver des matériaux sur lesquels la recherche a été menée il y a 15 ans. En outre, il est parfois utile d'analyser à nouveau certains entretiens avec un œil neuf, des années plus tard. Le régime des archives scientifiques permet une conservation, mais celle-ci doit être sécurisée, anonymisée et pseudonymisée.

Pour plus d'informations concernant le RGPD d'un entretien, vous pouvez consulter le site de la CNIL qui aborde plusieurs éléments à avoir en tête (formulaire de consentement signé, destruction des comptes rendus 3 ans après la publication...).

Question : Les entretiens exploratoires du début d'une recherche, qui visent à comprendre les pratiques de façon large, doivent-ils être intégrés au corpus général des entretiens ou bien est-il préférable de les catégoriser comme entretiens exploratoires ?

Réponse : Il n'y a pas de règle universelle. Les entretiens s'enrichissent avec le déroulé de la recherche. Selon la vision de certains chercheurs, il faudrait que le guide d'entretien restât le même pendant toute la recherche. Si, au onzième entretien, un acteur dit des choses très intéressantes, nouvelles, jamais évoquées lors des entretiens précédents, il faudrait résister à la tentation d'ajouter une question sur le sujet dans les entretiens suivants : sinon, les entretiens ne seraient plus comparables. Ce n'est pas ma position. Je considère que les entretiens évoluent selon la dynamique de la recherche et des connaissances qu'elle fait naître.

Dans un corpus, les premiers entretiens sont très exploratoires et ils peuvent ne pas être marquants pour la recherche. *A contrario*, certains peuvent révéler des choses intéressantes, auquel cas pourquoi faudrait-il les exclure ? Selon les cas, l'inclusion se justifie ou non (si la différence de qualité est très forte entre les tout premiers entretiens et les suivants). L'important est, dans l'exposé de la méthodologie, d'expliquer les choix qui ont été faits.

Question : Comment traiter un second entretien « en off » avec la même personne ?

Réponse : Lorsque plusieurs échanges ont lieu avec un même interlocuteur dans un laps de temps court, on peut considérer qu'ils font partie du même entretien. On parle généralement de plusieurs entretiens lorsqu'ils sont espacés dans le temps et constituent des interactions distinctes. Les propos tenus « en off » doivent être

retranscrits rapidement et intégrés dans le compte rendu, mais traités de manière particulière : la règle est de protéger l'interviewé.

***Question :** Nous parlons ici d'entretiens sans rapport à la théorie afin d'éviter toute circularité et d'entretiens pré-tests, afin de tester nos résultats auprès des acteurs. N'y a-t-il pas une approche plus itérative par rapport à la théorie ? Il est important de conserver la phase exploratoire au début, sans rapport à la théorie. Mais entre la phase exploratoire et la phase de pré-test, les théories sont de plus en plus présentes à l'esprit. Il y a une stratégie d'entonnoir : les premiers entretiens sont neutres tandis que ceux qui suivent sont plus ciblés sur un sujet, du fait de la théorie qui apparaît en toile de fond.*

Réponse : Il y a effectivement un glissement (progressif) au fil des entretiens car on sait mieux où on va.

J'ai proposé, en fin de recherche, quand les entretiens et les observations ont été traités, que des idées et interprétations sont apparues, de les tester au cours d'une nouvelle série d'entretiens (Dumez, 2022). Ceux-là sont de nature en partie différente. Dans une première partie, il est possible de mener un entretien très ouvert (proche des entretiens de recueil de matériau) et, dans une seconde partie, il est intéressant de tester les idées et interprétations que le chercheur a isolées à partir du traitement de son matériau, par exemple sous une forme projective (faire réagir l'interviewé sur des schémas, ou des citations).

Lors de la phase intermédiaire, il me semble qu'il peut y avoir deux façons de resserrer sa recherche :

- À travers un objet plus précis. Prenons l'exemple d'une recherche qui porte sur le parcours de soin du grand blessé et les phénomènes de coordination. Le chercheur se rend compte au fil de la recherche que la question de coordination est différente entre la phase où le blessé est sur le champ de guerre, où tout va très vite, et la rééducation qui est plus lente. La deuxième partie est souvent un angle mort. Après une phase exploratoire, la recherche se concentre alors davantage sur cet objet spécifique qu'est la rééducation.
- Avec une arrière-pensée théorique tout en évitant la circularité.

Les entretiens débutent tout de même avec des questions très ouvertes, mais progressivement, ils peuvent comporter des questions plus précises, qui proviennent des entretiens précédents. Un autre cas de figure possible est de refaire des entretiens plus précis avec certaines personnes déjà interrogées auparavant.

***Question :** Comment rendre compte de tout cela dans des articles ou appels d'offres ? Un guide d'entretien est souvent demandé.*

Réponse : On peut éventuellement le faire *a posteriori*. Ce n'est pas difficile car on sait quelles questions ont été posées.

Si l'on demande l'aval d'un comité d'éthique, fournir un guide d'entretien est nécessaire.

***Question :** Combien de temps doit durer un entretien ?*

Réponse : On note une vraie différence quant à la richesse du matériau entre un échange d'une heure et de plus d'une heure. À partir de cette durée, les intervenants en disent plus et la parole se libère ■

Notes du débat prises par Axelle Guers et Alice Rivas

Co-fabriquer le permanent pour permettre l'organisation temporaire

Jörg Sydow
Freie Universität Berlin

Je vais en réalité m'appuyer largement sur cet article, mais je souhaiterais commencer par un cadrage plus général. Je propose d'introduire la thématique des *temporary organisations* (organisations temporaires), en envisageant ces dernières à la fois comme des formes organisationnelles et comme des processus. À mes yeux, cette seconde approche est étroitement liée à la conduite de recherches s'inscrivant dans une perspective fondée sur les pratiques.

Pour moi, la notion de *temporary organizing* en particulier (en tant que verbe) est très importante, car elle met l'accent sur l'organisation comme processus. L'organisation temporaire est en réalité une notion assez ancienne en théorie des organisations, mais je la trouve toujours très utile. Ce qui est particulièrement important à mes yeux, c'est que la notion d'organisation/d'« organiser » temporairement me permet d'articuler le champ du management de projet avec celui, plus large, des études en management et en théorie des organisations. Je reviendrai dans un instant sur les sources qui m'ont aidé à réfléchir à la gestion de projets et à l'organisation temporaire, mais je souhaiterais d'abord expliquer l'origine de cet intérêt.

J'ai rencontré les projets dans l'un de mes premiers travaux de recherche consacré à l'industrie des médias, plus précisément dans la production télévisuelle en Allemagne. Tous ces professionnels des médias parlaient constamment de projets mais, à l'époque, je ne comprenais pas vraiment ce que cela signifiait du point de vue de la théorie des organisations. La notion d'organisation temporaire, ou de *temporary organizing* m'a aidé à comprendre ce qui se passait et à identifier plus clairement les régularités que j'observais dans mes premières recherches. Je commencerai donc par présenter brièvement ce cadrage général, avant de l'illustrer par deux exemples : le premier provient de l'industrie des médias et met en évidence les projets comme principe central d'organisation ; le second concerne la gestion des situations d'urgence dans la ville de Düsseldorf, un domaine où la notion de projet n'est pas très répandue, mais où la prise en charge d'incidents de nature diverse nécessite néanmoins des

LE 19 JANVIER 2026,
JÖRG SYDOW A
PRÉSENTÉ DANS
LE SÉMINAIRE
DU CENTRE DE
RECHERCHE EN
GESTION UN ARTICLE
PUBLIÉ EN 2025 DANS
L'INTERNATIONAL
JOURNAL
OF PROJECT
MANAGEMENT,
INTITULÉ "CO-
FABRICATING THE
PERMANENT TO
ENABLE TEMPORARY
ORGANIZING:
INSIGHTS FROM
AN ETHNOGRAPHY
OF EMERGENCY
RESPONSE
OPERATIONS"



Bosquet de bouleaux, Pekka Halonen (1908)

formes de *temporary organizing*. Je commencerai toutefois de manière plus générale en présentant trois approches de l'organisation temporaire que j'ai introduites, avec trois collègues, dans un numéro spécial d'*Organization Studies* consacré à cette thématique (Bakker *et al.*, 2016).

L'organisation temporaire en tant que forme

La première approche consiste à percevoir le *temporary organizing* comme une forme. Cela est étroitement lié à l'idée des projets en tant qu'organisations temporaires, notamment dans les travaux de Lundin et Söderholm de 1995. En remontant encore plus loin, on peut se référer aux travaux de Goodman et Goodman (1972), qui ont introduit la notion de systèmes temporaires dans le contexte théâtral. Dans tous ces cas, l'accent est mis sur les systèmes, plus précisément sur les systèmes sociaux, et souvent sur des organisations, voire plusieurs organisations collaborant, caractérisées par leur temporalité. Un élément-clé est qu'ils disposent de limites temporelles clairement définies. Bien sûr, comme vous le savez tous, les projets, en particulier dans l'industrie, dépassent souvent largement les délais initialement prévus. Néanmoins, les projets sont omniprésents et demeurent la forme la plus emblématique de *temporary organizing*. C'est pourquoi il est pertinent de parler de « gestion et travail dans une société de projets » (Lundin *et al.*, 2015). Il existe également de nombreuses autres notions impliquant la temporalité. L'une d'elles est celle de l'entreprise projet : on crée une société pour une mission spécifique et, une fois la mission accomplie, on la dissout. Une idée similaire est celle des organisations jetables, des organisations créées pour un objectif précis et dissoutes par la suite.

Mon principal domaine d'intérêt concerne les projets inter-organisationnels. Lorsqu'on examine les projets sous un angle inter-organisationnel, les relations entre organisations deviennent immédiatement centrales. La plupart des projets cinématographiques que j'ai étudiés sont de nature inter-organisationnelle. J'ai également analysé des projets de R&D, par exemple dans l'industrie des semi-conducteurs, et là encore, il s'agissait souvent de projets inter-organisationnels. Il en va de même pour de nombreux projets dans l'industrie musicale.

La recherche en management de projet s'est depuis longtemps intéressée à ce que j'appelle les organisations semi-temporaires, où coexistent des éléments permanents et temporaires. Dans un livre que nous avons publié il y a quelques années (Lundin *et al.*, 2015), en nous appuyant par exemple sur les travaux de Midler, nous avons distingué trois types d'organisations. Le premier type est celui des organisations soutenues par des projets. Ce sont des organisations permanentes dans lesquelles les projets jouent un rôle important. La plupart des organisations relèvent de cette catégorie, par exemple parce que leur R&D et leur marketing sont organisés en projets alors que la création de valeur repose principalement sur des opérations plus routinières. Le deuxième type est celui des organisations basées sur les projets, où les projets sont au cœur même de l'organisation et de la création de valeur. Les sociétés de conseil, les entreprises de construction, mais aussi les sociétés de production cinématographique en sont des exemples importants. Enfin, il existe des réseaux de projets dans lesquels plus de deux organisations collaborent pour produire un bien ou un service. Souvent, comme c'est le cas pour les organisations basées sur les projets dans le conseil, la construction ou la production cinématographique, ces organisations travaillent de manière répétée ensemble au sein de tels réseaux de projets inter-organisationnels.

Au-delà de ces formes semi-temporaires et des formes entièrement temporaires mentionnées précédemment (telles que les entreprises projet ou les organisations jetables), d'autres sont plus permanentes sur le plan structurel tout en étant temporaires sur le plan de l'emploi. Lorsque des personnes sont employées pour une durée limitée, il s'agit d'un champ classique du management des ressources humaines. Lorsque des organisations se réunissent uniquement pour une période limitée, elles s'appuient – comme c'est le cas, par exemple, des accélérateurs et des innovateurs, formes pertinentes de *temporary organizing* dans le management de l'entrepreneuriat et de l'innovation – sur des structures relativement stables et sur des relations fondées sur la confiance.

L'organisation temporaire en tant que processus ou pratique

La deuxième approche envisage l'organisation temporaire comme un processus, ou, comme je préfère le dire, comme un processus constitué de pratiques. Cette perspective permet de comprendre ce qui se passe réellement dans la pratique. J'ai tendance à m'appuyer sur une perspective de structuration réflexive, dans laquelle la structure et l'agentivité sont constamment produites et reproduites par l'action ou, plus précisément, par la mise en œuvre des pratiques (*cf. Ortmann et al., 2023*).

Dans les organisations temporaires, les managers et, plus généralement, les participants sont, dans cette perspective, conçus comme des acteurs compétents. Ils savent beaucoup de choses sur les organisations et les réseaux de relations au sein desquels et avec lesquels ils travaillent, sur la manière de mobiliser des ressources et sur la façon de mettre les connaissances en pratique. Si l'on considère l'organisation temporaire à partir de cette perspective, on constate que les projets, tout comme d'autres formes, sont généralement enchâssés dans des organisations permanentes, dans des champs, dans des réseaux et/ou dans ce que certains collègues appellent des écologies de projets.

Par exemple, Grabher et Ibert (2011), étudiant des villes comme Londres ou Munich, soutiennent que le nombre de projets est tel qu'il est pertinent de parler, dans certains secteurs (dans leur cas : respectivement la publicité et le logiciel), d'écologies de projets. Cet enchâssement fournit aux acteurs des structures leur permettant d'atteindre un certain type de stabilité. Même si les projets sont temporaires, ils s'appuient sur des structures, des routines, des relations, des règles et des ressources plus permanentes.

L'organisation temporaire en tant que perspective

La troisième approche appréhende le *temporary organizing* comme une perspective analytique plus large. Ici, l'attention va au-delà de la temporalité en tant que telle et élargit le spectre à d'autres dimensions de la temporalité, en examinant les enjeux du temps, les structures temporelles et les processus. Les organisations opèrent à travers différents lieux et selon différents rythmes temporels. Cela rend l'*organizing*, y compris le *temporary organizing*, plus complexe, mais aussi analytiquement plus intéressant lorsque le temps et la temporalité sont saisis dans toute leur complexité.

Ces trois approches sont complémentaires, et toutes sont utiles.

Deux exemples illustratifs

Production télévisuelle

Je me tourne maintenant vers mon premier exemple, issu de l'industrie télévisuelle. Notre idée principale était que la production télévisuelle n'est pas organisée au sein d'entreprises uniques. Au contraire, l'industrie est organisée à travers des réseaux inter organisationnels dans lesquels sont impliqués de nombreux prestataires : *freelances*, producteurs, réalisateurs, scénaristes et diffuseurs.

La notion de réseaux peut être floue, mais notre propos est que les projets, en particulier dans cette industrie, sont enchâssés dans des réseaux inter organisationnels, c'est-à-dire des organisations qui travaillent ensemble pour créer de la valeur à travers des projets. En général, ces projets ne sont pas uniques ni isolés. Les acteurs travaillent plutôt ensemble encore et encore pour produire, dans notre cas, de nouveaux contenus pour la télévision. À cette fin, ils activent et reproduisent des relations au sein du réseau de projets.



*Les faucheurs,
Pekka Halonen (1891)*

Ce constat n'est pas nouveau. Des études menées dans les années 1980 dans l'industrie de la construction ont déjà montré que les organisations, même dans ce secteur concurrentiel, ont tendance à travailler avec des partenaires qu'elles connaissent. Les aspects régionaux jouent également un rôle important. Cologne, par exemple, est devenue il y a plusieurs années un pôle majeur de la production télévisuelle. Les politiques régionales, la formation professionnelle et le soutien institutionnel ont joué un rôle déterminant dans la structuration de ces réseaux de projets. Pour donner un exemple très concret : l'une des plus grandes sociétés de production en Allemagne ne comptait, au moment de notre enquête, qu'une quinzaine de salariés permanents. Tous les autres participants étaient, et sont toujours, recrutés pour des projets spécifiques. La société de production organise principalement le réseau et coordonne le projet et, fait important, le réseau de projets. Le travail effectif est réalisé par un grand nombre de participants temporaires.

L'un de nos résultats peut être résumé à l'aide des notions d'« ombre du passé » et d'« ombre du futur », telles que discutées par Manning et Sydow (2011) : les collaborations passées créent de la confiance, et les attentes de collaborations futures façonnent les comportements présents. Même dans des délais de projet très

courts, cela conduit à une forme d'*organizing* relativement équilibrée et stable, nécessaire à une production de contenus efficace et efficiente.

Organisation de la gestion des situations d'urgence

Mon deuxième exemple porte sur l'organisation des interventions d'urgence. Nous avons pu observer à la fois des événements réels et l'organisation en coulisses qui les soutient. Avec un collègue français, Olivier Berthod, nous avons publié plusieurs articles sur ce sujet dans des revues de management public.

Nous analysons la réponse d'urgence comme une forme d'organisation en réseau présentant des exigences de fiabilité très élevées. Les opérations d'urgence doivent fonctionner correctement, sinon les conséquences peuvent être dramatiques. Nous

sommes partis de la littérature sur les organisations à haute fiabilité et l'avons reliée d'abord à la recherche sur les réseaux, puis plus récemment à *temporary organizing*. Le dernier article a été publié dans l'*International Journal of Project Management*, une revue à fort impact, même si la gestion de projet, tout comme la recherche sur la gestion des situations d'urgence a, ou plutôt avait, une réputation mitigée dans les études organisationnelles. Ce qui nous a particulièrement intéressés, c'est que le concept d'organisation temporaire (Lundin & Söderholm, 1995) pouvait, et a effectivement servi, de concept-pont entre différentes littératures : la gestion de projet et la gestion de crise d'un côté, et les études organisationnelles de l'autre.

Lors de l'étude du *temporary organizing*, il est essentiel de prendre également en compte les structures permanentes. Cela est apparu clairement dans notre étude du réseau à haute fiabilité coordonné par le service d'incendie et de secours de la ville de Düsseldorf, en Allemagne. Des concepts tels que l'attachement et le détachement, qui renvoient à cette imbrication, sont bien connus dans les travaux sur les projets : les projets doivent se détacher des organisations permanentes afin de fonctionner de manière flexible, mais pas excessivement, sous peine d'échec. Dans le domaine de la réponse aux situations d'urgence, des pratiques agiles et adaptatives sont également indispensables à l'efficacité des opérations, tout comme les routines, les standards et les structures permanentes. Les questions de recherche qui guidaient cette étude particulière étaient les suivantes :

1. Comment les praticiens au sein des organisations temporaires mobilisent-ils des structures permanentes pour organiser les opérations *in situ* ?
2. En quoi ce processus contribue-t-il à la (re)production ou à la transformation de ces structures permanentes ?

Nous avons étudié les acteurs et les organisations impliqués dans la réponse aux situations d'urgence, en mobilisant des entretiens approfondis et des observations ethnographiques afin de mettre au jour les relations et les pratiques. Düsseldorf constituait un cas particulièrement intéressant en raison de son centre historique ancien et très étroit, de son aéroport international, de la présence de vastes complexes chimiques, d'un port important sur le Rhin, ainsi que de catastrophes passées qui ont façonné les pratiques de coordination, notamment au sein du service d'incendie et de secours, mais aussi au sein du réseau à haute fiabilité qu'il coordonne. Notre ethnographe a été largement accepté sur le terrain, ce qui a permis une observation longitudinale des opérations au sein de nombreuses organisations, y compris lors d'incidents majeurs au cours desquels certaines parties de la ville ont été temporairement isolées.

Notre principal résultat est ce que nous appelons la « co-fabrication du permanent dans le temporaire ». Les opérations temporaires reposent largement sur des structures, des outils, des routines et des relations permanentes. Bien que les opérations *in situ* soient temporaires, elles sont profondément enchâssées dans des réseaux et des institutions stables et, surtout, s'appuient sur des pratiques qui traversent les frontières organisationnelles. Ces pratiques trouvent leur origine et se développent tant dans des projets inter organisationnels de nature temporaire que dans des groupes inter organisationnels plus permanents.

De manière cruciale, le développement des praticiens ne se limite pas à leur engagement opérationnel : les sapeurs-pompiers et les autres intervenants participent à l'amélioration, voire à la création, de standards et de procédures pour les interventions futures. Ces derniers constituent des artefacts centraux pour

l'apprentissage et la coordination, qu'ils soient élaborés au sein de projets ou de groupes inter organisationnels. Par ailleurs, l'existence d'outils standardisés entre les organisations renforce l'efficacité opérationnelle et la collaboration. Enfin, les infrastructures physiques, les espaces et les routines permanentes de coordination sont essentiels pour soutenir les opérations temporaires sur le terrain.

En résumé, notre recherche montre que les structures temporaires et permanentes sont interdépendantes ou, plus précisément, liées de manière récursive : les opérations temporaires ne constituent pas des événements isolés, mais sont co-produites avec des cadres organisationnels et institutionnels durables, garantissant l'efficacité et la résilience de la réponse aux situations d'urgence. Le *temporary organizing* repose ainsi sur une certaine forme de permanence, qui doit être prise en compte non seulement dans la pratique, mais également dans la recherche ; d'autant plus lorsque le *temporary organizing* n'est pas seulement envisagé comme une forme, un processus ou une pratique, mais adopté comme une perspective prenant le temps et la temporalité plus au sérieux que les travaux antérieurs sur ce sujet.

Références

- Bakker Rene M., DeFillippi Robert J., Schwab Andreas & Sydow Jörg (2016) "Temporary organizing: Promises, processes, problems", *Organization Studies*, vol. 37, n° 12, pp. 1703-1719.
- Grabher Gernot & Ibert Oliver (2011) "Project ecologies: A contextual view on temporary organizations." in Morris Peter W.G., Pinto Jeffrey K. & Söderlund Jonas [eds] *The Oxford Handbook of Project Management*, Oxford, Oxford University Press, pp. 175-197.
- Goodman Lawrence P. & Goodman Richard A. (1972) "Theater as a temporary system", *California Management Review*, vol. 15, n°2, pp. 103-108
- Lundin Rolf A. & Söderholm Anders. (1995) "A theory of the temporary organization", *Scandinavian Journal of Management*, vol. 11, n° 4, pp. 437-455.
- Lundin Rolf A., Arvidsson Niklas, Brady Tim, Ekstedt, Eskil, Midler Christophe & Sydow Jörg. (2015) *Managing and Working in Project Society: Institutional Challenges of Temporary Organizations*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Manning Stephan & Sydow Jörg (2011) "Projects, paths, and practices: Sustaining and leveraging project-based relationships", *Industrial and Corporate Change*, vol. 20, n° 5, pp. 1369-1402.
- Ortmann Günther, Sydow Jörg & Windeler Arnold (2023) "Organisation as reflexive structuration", *Journal of Organizational Sociology*, vol. 1, n° 1, pp. 109-140.

DÉBAT

Question : Étant donné le volume important de données recueillies et la complexité du terrain, quelles ont été les principales difficultés rencontrées lors du travail de terrain ?

Réponse : Ce projet a été mené avec l'appui de chercheurs postdoctorants au sein d'une équipe de quatre personnes. Une grande partie des données quantitatives auxquelles nous avons accès ne s'est pas révélée exploitable au regard de nos objectifs de recherche.

Ce qui nous a réellement aidés, c'est l'ethnographie qui, de manière classique, comprenait, outre des observations *in situ*, des entretiens formels et informels. Michael

Grothe-Hammer, notre ethnographe, a passé une longue période à Düsseldorf, profondément immergé sur le terrain. Cela a été déterminant, en particulier si l'on garde à l'esprit qu'environ soixante organisations étaient impliquées. Avec le temps, Michael a été accepté presque comme un pompier à part entière, dans une certaine mesure. Ce type d'acceptation est le fruit d'un processus très long, qui requiert une présence soutenue et un travail continu de construction de la confiance.

Question : Quels types d'organisations composaient ce réseau d'une soixantaine d'acteurs et quels rôles y jouaient-elles ?

Réponse : Les organisations impliquées étaient très diverses, allant de grandes entreprises (dont certaines disposaient de leurs propres brigades de sapeurs-pompiers) à des prestataires de services spécialisés, tels que des laboratoires d'analyse chimique ou des unités de remise en état après incendie, en passant par des infrastructures publiques comme les ports et les aéroports. Malgré leurs différences, ces organisations avaient développé, sous l'impulsion du service d'incendie et de secours de la ville, une forte culture de collaboration ainsi qu'une répartition claire des responsabilités, permettant une coordination efficace.

Question : Pensez-vous que le gouvernement fédéral en Allemagne, ou des gouvernements centraux ailleurs, devraient encourager activement le temporary organizing ?

Réponse : Je dirais oui. De nombreuses institutions publiques, qu'elles soient clairement structurées ou de manière plus lâche, s'engagent dans des projets, tels que des campagnes ou des initiatives de courte durée, avec des responsabilités définies pour une période limitée. En ce sens, la politique elle-même devient de plus en plus « projectifiée », notamment en Allemagne, où les élus initient de nombreuses actions temporellement limitées. Cette discontinuité est presque inhérente aux cycles politiques et souligne la nécessité de structures temporaires.

Le financement et l'administration sont également de plus en plus basés sur des projets, ce qui constitue un facteur clé de cette projetification. Pour les organisations permanentes, comme les bureaux de mairie, la capacité à mener efficacement des projets est cruciale. Selon la culture administrative, le renforcement des compétences en gestion de projets peut améliorer l'efficacité et la performance des services publics. Dans de nombreuses organisations, l'expérience pratique de la conduite de projets est souvent plus déterminante que la connaissance formelle du management de projet. Lorsqu'il est bien mis en œuvre, le *temporary organizing* permet aux institutions de combiner flexibilité, coordination et exécution pratique, répondant ainsi aux défis de la politique et de l'administration.

Question : Vous abordez une perspective clé. Dans mes travaux, j'ai développé le concept de « lignées de projets », selon lequel les projets contribuent à construire quelque chose de permanent. Ce que je ne comprends pas entièrement, c'est ceci : les projets peuvent temporairement transgresser les routines de l'organisation permanente, ce qui semble contradictoire, et pourtant, en même temps, ils la transforment. Comment faut-il comprendre cette tension entre conflit et transformation dans la manière dont les projets modifient les structures permanentes ?

Réponse : Bien sûr, il existe une tension inhérente entre le temporaire et le permanent. Cette tension est inévitable, et je suis entièrement d'accord pour dire qu'elle constitue un enjeu central pour le management de projet. La question clé est de savoir comment se préparer au changement : comment de nouvelles routines peuvent-elles émerger par co-création, de manière que les expérimentations temporaires contribuent à des

pratiques plus raffinées et durables dans les projets futurs ? Je soutiendrais également que cette perspective ouvre des opportunités pour de nouvelles recherches.

Question : Ma question vise à mieux comprendre votre perspective sur le temporary organizing. J'aimerais en savoir davantage sur le rôle des activités et des tâches dans ce contexte. Comment définissez-vous ici le terme « temporaire » ? Fait-il référence à une tâche spécifique qui s'exécute mieux comme une activité distincte et limitée dans le temps ?

Réponse : Les pratiques offrent une perspective pour étudier ces processus. Il existe de nombreuses manières d'analyser les processus, mais les modèles traditionnels échouent souvent à saisir les subtilités du *temporary organizing*. À mon sens, les pratiques peuvent être plus ou moins routinisées ; ce sont des manières d'agir partagées et mises en œuvre, apprises principalement par l'expérience et la collaboration. L'apprentissage de ces pratiques est à la fois un processus individuel et collectif. Il faut les pratiquer soi-même, mais aussi interagir avec les autres pour développer une compréhension commune de ce qui doit être fait dans une situation donnée.

Lorsqu'on étudie le *temporary organizing* comme pratique, l'unité d'analyse pourrait être la relation entre les pratiques, plutôt que les pratiques isolées. Les pratiques sont intrinsèquement sociales : elles reposent sur une compréhension et une coordination partagées. Dans des contextes temporaires, les réseaux de relations deviennent cruciaux, et les structures formelles comme informelles présentent chacune des avantages et des limites. Certaines tâches exigent un savoir spécialisé ou une expérience de long terme, et des relations solides sont essentielles pour rendre les activités temporaires efficaces.

Question : D'un point de vue théorique, les organisations temporaires et les projets sont-ils la même chose ?

Réponse : Les projets constituent un type d'organisation temporaire. Il existe de nombreuses similitudes entre ces deux notions : chaque projet représente une forme de *temporary organizing*, mais on peut soutenir que toutes les organisations temporaires ne seraient pas nécessairement considérées comme des projets.

Question : Il semble que la relation entre universitaires et praticiens diffère considérablement entre des pays comme l'Allemagne et la France. Développer une théorie à partir d'un secteur spécifique de recherche paraît légitime en Allemagne, où l'accès aux praticiens peut être plus direct. Je ne me souviens pas du nombre exact, mais en France, réaliser 100 entretiens serait extrêmement difficile, car il est difficile de convaincre les acteurs d'entreprises de participer à une recherche conduite par des universitaires.

Réponse : Nous avons eu la chance exceptionnelle d'avoir un accès privilégié à des individus clés. L'un de mes collaborateurs entretenait un lien étroit avec un contact particulièrement ouvert et engagé, ce qui s'est avéré inestimable. Ce type d'accès est rare, mais lorsqu'il est obtenu, il permet aux chercheurs d'acquérir une connaissance approfondie de ce qui se passe réellement sur le terrain. Au fil du temps, nous avons pu faire appel à plusieurs reprises aux mêmes informateurs, ce qui a fourni un retour continu et nous a permis d'affiner notre compréhension à partir de situations réelles. Dans la recherche qualitative, l'accès à de multiples collaborateurs est essentiel ■

Notes prises, et traduction faite, par Laure Colin et revues par l'auteur

Organocène : plongée au coeur de nos sociétés (sur-)organisées

Perspectives croisées et regards sur les enjeux de la transition socio-écologique

Pierre-Baptiste Goutagny

iae School of Management, Université Jean Moulin Lyon 3 (Magellan)

Chaire emlyon business school Carbone 4 “Stratégie en Anthropocène”

Strate, école de design (reset Design Lab)



Pietà ou La révolution la nuit, Max Ernst (1923), huile sur toile, Tate Gallery, Londres

Introduction

Comment la société des organisations (Borraz, 2022) transforme nos vies, nos démocraties et les équilibres du système Terre ? C'est à cette question que le 3 avril dernier, à l'invitation conjointe de l'Institut Français de Gouvernement des Entreprises (IFGE), de l'Institute for Sustainability de l'ESCP Business School, de la chaire Transformation des organisations et du travail et du Centre de Sociologie des Organisations (CSO) de SciencesPo Paris, une journée de recherche a cherché à répondre, en croisant les perspectives disciplinaires ainsi que les objets d'enquêtes, sur les traces de cette nouvelle ère de l'Organocène.

Cet essai entend dresser les perspectives ouvertes par les présentations et échanges ayant eu lieu lors de cette journée de recherche autour de la notion d'Organocène, en se concentrant plus particulièrement sur les enjeux liés à la transition socio-écologique.

Caractériser la bascule écologique : enjeux de mise en (s)cène

« Anthropocène » est un néologisme s'appuyant sur deux termes grecs : *anthropos* signifiant l'être humain et *kainós*, nouveau. Il renvoie à l'idée d'une nouvelle époque géologique marquée par les comportements humains. Le terme « Anthropocène », avec le suffixe « cène » signifie qu'il a le statut d'époque. Si cette notion – telle que définie par Paul Crutzen (2002) puis Zalasiewicz *et al.* (2017) – est désormais connue des sciences de gestion, en est-il de même pour la constellation des autres notions proposées pour qualifier les bouleversements contemporains de nos sociétés afin d'en identifier les mécanismes causaux et d'en circonscrire les responsabilités ?



*L'Ecole primaire,
Magnus Enckell (1899)*

Dans une approche socio-constructiviste du discours scientifique, le suffixe « -cène » (issu du grec *καίνος kainós* qui signifie « récent ») a ainsi été accolé ces dernières années à différents termes pour faire sens des dérèglements planétaires (écologiques mais aussi socio-économiques, géostratégiques, etc.) en mobilisant le regard d'un champ disciplinaire spécifique et ainsi nourrir la controverse scientifique : le géographe marxiste Andreas Malm critique le Capitalocène (2018), le philosophe Bernard Stiegler lui préfère le terme d'Entropocène (2015), les anthropologues Donna Haraway (2016) et Anna Tsing (2015) introduisent le Plantationocène et le Chthulucène, les historiens de l'énergie

et du climat Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz parlent d'Anglocène (2013), le philosophe Glenn Albrecht évoque le Symbiocène (2020) ou encore le géographe Michel Lussault plaide lui pour l'Urbanocène (2024). À cette (longue et non exhaustive) liste, il convient donc désormais d'y ajouter celui d'Organocène.

L'Organocène qualifie ainsi la généralisation de la société des organisations comme un phénomène d'hyper-/sur-organisation et caractérise son rôle central dans les déstabilisations, tant écologiques que sociales, économiques, géopolitiques et éthiques en cours. Ce concept est proposé à la frontière de la sociologie des organisations et des sciences de gestion s'intéressant aux organisations à la fois comme phénomène, objet empirique et théorique. Il permet d'enrichir le débat scientifique interdisciplinaire autour de la caractérisation du trouble dans lequel notre époque bascule et de ses racines. Il offre également l'opportunité à chaque communauté de mener un devoir d'inventaire propre à ses cadres ontologiques, théoriques et méthodologiques afin de renouveler les approches analytiques pour transformer et réformer les ensembles organisés complexes qui structurent autant nos vies professionnelles que personnelles. Deux publications récentes de la part des co-organisateurs de la

journée ont ainsi servi de prétexte à discuter de la centralité des organisations dans ces bouleversements, à déplier les dimensions et contours de cette notion et à en discuter la pertinence ainsi que la force explicative.

Refonder l'action collective en organocène : perspectives et contributions gestionnaire et sociologique

Pour les enseignants-chercheurs en sciences de gestion Aurélien Acquier, Julie Mayer et Bertrand Valiorgue (2024), l'Anthropocène est avant tout un Organocène : il participe au franchissement des frontières bio-géophysiques et à l'atteinte de points de bascule socio-organisationnels. Reprenant les développements de Charles Perrow qui analysait déjà en 1991 que « *les organisations ont absorbé la société* », ils caractérisent ce phénomène sur-organisationnel comme principalement fondé (et imputable) aux organisations dites formelles. Pour les auteurs, au-delà de son pouvoir explicatif, l'Organocène conduit à renouveler le cadre disciplinaire des sciences de gestion qui se retrouvent confrontées à quatre points de bascule majeurs qui questionnent les modalités de coordination et de pilotage de l'action collective : la raréfaction et la finitude des ressources naturelles ; l'instabilité, la non-linéarité et l'irréversibilité des risques systémiques ; le dualisme ontologique entre nature et culture ; la responsabilité et l'engagement des académiques. En effet, la réussite des transformations socio-écologiques à l'ordre du jour dans nos sociétés relèvent avant tout de défis organisationnels et sociaux, donc du champ spécifique des sciences de gestion. Rappelons à ce titre qu'aucun chercheur gestionnaire n'est présent au sein des groupes de travail II ou III du Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC). Cela est-il dû à ce que les travaux de recherche en sciences de gestion se soient (déraisonnablement) concentrés sur l'unique objet d'étude « entreprise » au détriment des « organisations » humaines et sociales entendues au sens plus large d'ensembles organisés et organisant l'action collective (David *et al.*, 2000) ? L'Organocène pourrait-il ainsi être l'opportunité d'une bascule disciplinaire vers des apports plus décisifs à la fabrique de la stratégie des organisations entendue davantage comme politique générale ? Il n'est sans doute pas encore trop tard pour que les sciences de gestion (re)deviennent une science de la gestion, de la coordination et du pilotage de l'action collective vers la construction de mondes habitables (Martinet, 2022).

Pour les enseignants-chercheurs en sociologie des organisations Henri Bergeron et Patrick Castel (2024), l'Organocène cristallise un phénomène d'hyper-organisation par l'augmentation exponentielle du nombre d'entités formelles (Bromley & Meyer, 2015) sous toutes leurs formes – qu'il s'agisse de méta-organisations (Ahrne & Brunsson, 2005) et d'organisations partielles (Ahrne & Brunsson, 2008) ou d'organisations hybrides (Ahrne & Brunsson, 2011) – et par leur l'interdépendance croissante – que ces interdépendances donnent lieu à des coopérations, à des conflits ou à une absence problématique de relation. Cette « *société saturée d'organisations* » (Bergeron *et al.*, 2020) où « *nos activités quotidiennes, d'ordre privé, public, associatif ou professionnel, sont saisies dans un dense réseau de formes et de processus organisés* » (Borraz, 2022) les amène à porter leur regard sur la question de l'agentivité des acteurs (individus et collectifs) face aux transformations en cours et au changement institutionnel requis. Leur grille de lecture théorique institutionnaliste se concentre sur l'analyse du rôle des institutions et des conditions favorables au changement que le fait organisationnel permet de mettre au jour. Dans leur ouvrage, ils ambitionnent

de remettre au centre de la question le pouvoir relationnel – et pas seulement institutionnel – qui est au fondement du changement dans nos organisations et nos sociétés. Ils apportent une critique au « prisme discursiviste » de la pensée du changement que déploient les cadrages théoriques issus des théories du *leadership*, des approches cognitives des politiques publiques et de la théorie des organisations qui négligent les relations de pouvoir et se focalisent excessivement sur les mécanismes cognitifs de l'induction de l'action collective. Ils souhaitent par ce travail réhabiliter le « vieil institutionnalisme » au service des nécessaires (et urgentes) transitions à mener (écologique, socio-économique, etc.) : selon eux, la formation de l'action collective dépend avant tout de la maîtrise de ressources pertinentes et des structures relationnelles par lesquelles s'instaure une relation de pouvoir c'est-à-dire une capacité essentielle de négociation des comportements coopératifs.

Refonder les cadres disciplinaires en sciences de gestion face aux ruptures écologiques

Trois intervenants lors de cette journée de recherche ont partagé leur lecture de l'Organocène au prisme des nécessaires ruptures qui doivent être marquées dans le champ de la gestion afin d'en renouveler le cadre disciplinaire.

Pour un tournant biosocial des organisations

Julie Labatut (INRAE) est intervenue pour expliciter le tournant biosocial (Labatut, 2023) dans les organisations et traiter de la question : comment repenser les relations des organisations avec le vivant ? En s'appuyant sur l'ethnographie affective (Gherardi, 2018), elle théorise les organisations comme des devenirs bio-sociaux et multi-espèces pour interroger les obstacles ontologiques, épistémologiques et méthodologiques auxquels l'Organocène nous confronte. À partir d'un éclairage généalogique sur les rapports entre les organisations et le vivant dans le développement de l'agriculture et des organisations agricoles et alimentaires, elle met en évidence deux paradoxes : l'agriculture est un domaine très peu étudié par les sciences de gestion bien que ces disciplines soient historiquement ancrées dans les affaires agricoles, et bien que les organisations agricoles soient au cœur de l'Organocène, les sciences de gestion éprouvent pourtant des difficultés à prendre en considération les relations entre les organisations et la nature, l'environnement et les écosystèmes. Retraçant à grands pas cette histoire croisée, elle repart ainsi de la domestication qui a fait émerger des organisations humains-animaux-plantes ; elle pointe ensuite l'apparition des pratiques organisationnelles de sélection dans les élevages qui se sont concrétisées au XIX^e siècle avec l'industrialisation de l'agriculture et l'apparition de l'organisation scientifique du travail dans l'agriculture pour consacrer le vivant-machine ; elle met enfin en évidence la légitimation académique de ces enjeux avec la création de la revue *Organization & Environment* en 1987 et l'intégration de l'environnement dans le champ du management stratégique par Michael Porter et Claas Van der Linde en 1995, à la faveur des crises environnementales et des appels aux transitions agroécologiques.

En revenant sur les premières remises en question ontologiques et épistémologiques de l'étude des relations entre les organisations et le vivant (mais dont les efforts n'ont pas permis d'aboutir à un tournant ontologique), elle souligne le constat déjà établi (Gladwin *et al.*, 1995) d'une épistémologie fractionnée pour (re)poser la nécessité d'un changement de paradigme afin de s'écarter d'une ontologie technocentrée et s'orienter vers l'écocentrisme ou le sustaincentrisme. À ce titre, les critiques des ambiguïtés

de la notion de développement durable comme cadre dominant du management stratégique n'ont pas permis de réorienter réellement les modes de développement des organisations. Le développement durable s'est en ce sens établi comme un paradigme compatible avec la logique d'expansion du système économique capitaliste et la pensée économique classique (Banerjee, 2003).

Comment alors sortir des alternatives infernales et éviter la barbarie (Stengers, 2009) ? Sa réponse : il faut prendre en compte la biosocialité des organisations. Ces dernières années, de nouveaux appels à une refondation des sciences des organisations et du management ont ainsi été formulés pour mieux prendre en compte leur biosocialité. Partant du constat que l'approche conventionnelle de l'entreprise durable est incapable de répondre de manière adéquate aux crises sociales et écologiques auxquelles l'humanité est confrontée, les théories et les recherches en sciences de gestion continuent majoritairement de se développer comme si les organisations n'avaient pas de fondements biophysiques. Les organisations ne sont humaines qu'en contact et en « convivialité » avec le reste du vivant, pour reprendre les termes de David Abram (2013). Comment considérer d'un point de vue théorique et méthodologique les organisations comme des « devenir biosociaux » (Rabinow, 1996), au sens d'une constitution mutuelle du biologique et du social, de potentialités et de patrimoines collectifs pour assurer la justice sociale et environnementale ? Quels changements sont nécessaires ?

Julie Labatut nous propose ainsi un programme autour de trois pivots disciplinaires. Un premier tournant à réaliser doit être ontologique pour revisiter les catégories conceptuelles du management au profit d'une ontologie processuelle et relationnelle, réintégrer le temps long et réviser les catégories historiques du management comme la notion de résilience, de performance et de parties prenantes. Un second virage doit être épistémologique pour faire valoir des modes d'enquêtes interdisciplinaires et transdisciplinaires, s'orienter vers des approches systémiques et intégrer ces travaux au cœur des lignes éditoriales des grandes revues de la discipline. Le troisième axe de travail est d'ordre méthodologique : les champs de l'économie écologique et de la comptabilité écologique ayant déjà développé des outils et concepts pertinents (comme l'empreinte écologique, l'ACV, la dette écologique), il faut s'appuyer sur les outils des sciences de la durabilité ou des sciences transformatives pour poser de nouvelles questions dans le champ. Quelles sont les capacités organisationnelles biosociales ? Comment penser l'encastrement écologique des organisations ? Ce programme de recherche se concrétise ainsi dans l'exploration des tensions et des couplages entre les trois opérateurs de ces organisations biosociales : les catégories du vivant, les régimes de savoirs et les formes d'action collective. En rappelant que c'est par la mise en commun des savoirs, des récits et des expériences que les relations entre les organisations et le vivant pourront être renouvelées, Julie Labatut appelle à un sursaut de la communauté au sein du champ.

Contre la mise en organisation du système Terre

Bertrand Valiorgue (emlyon business school) est intervenu pour approfondir cette exploration de l'Organocène au prisme des sciences de gestion afin de broser les nouveaux défis et frontières qu'il pose au management. L'article co-écrit dans la *Revue Française de Gestion* (2024) a en effet positionné l'organisation comme l'unité d'analyse clé en Anthropocène, amenant à le considérer comme un Organocène. Les auteurs y déploient une critique du champ et appellent au dépassement des principes de gestion voire à la bifurcation des sciences de gestion à partir d'une définition de

l'Organocène comme la mise en organisation généralisée du vivant et des composantes du système Terre, sur fond de techno-solutionnisme.

Bertrand Valiorgue pousse plus loin cette analyse : cette mise en organisation est triple, à la fois des sociétés humaines entendues comme « parc humain », du reste du vivant et du non-vivant (évoquant notamment les technologies de la géo-ingénierie). Il s'agit donc d'un processus organisant et organisé galopant dont les ressorts sont encore peu explorés. Pour éclairer cette question, il mobilise trois perspectives complémentaires : une perspective taylorienne où les ressources naturelles sont à exploiter pour atteindre des objectifs productifs et économiques ; une perspective wébérienne autour du type rationnel-légal pour penser la légalisation et la procéduralisation à l'origine de l'exploitation du vivant et des composantes du système Terre ; une perspective keynésienne pour penser les logiques conventionnelles basées sur des croyances et des valeurs profondes, voire les impensés problématiques des acteurs.

Bertrand Valiorgue en tire une conceptualisation originale de l'Organocène et une proposition de programme de recherche associé. En Organocène, l'organisation est d'abord à penser comme un dispositif adiaphorique. S'appuyant sur les travaux de Zigmunt Bauman (1989) puis de Tommy Jensen (2010), il conçoit les organisations humaines comme des fabriques d'insensibilité qui plongent les individus dans un état d'indifférence morale. Il invite ainsi à sortir de cette adiaphorie en concevant des organisations sensibles à leurs impacts. L'organisation est ensuite à envisager, dans les pas de la bioéconomie de Georgescu-Roegen, comme un dispositif entropique de dispersion généralisée de l'énergie dans l'environnement. Afin de contrer cette entropie généralisée, il invite à explorer le modèle des organisations régénératives comme voie néguentropique. Enfin, en Organocène où le système Terre est considéré comme un « réservoir et un évier » et où tout est réduit à un stock ou un flux, il appelle à réinvestir la question de la technique au sens heideggerien d'un mode de dévoilement et de révélation au monde afin de transformer l'organisation comme un dispositif d'arraisonnement.

Repenser le risque et préparer l'adaptation des systèmes organisationnels

Aurélien Acquier (ESCP Business School) a pris la parole pour penser le fait organisationnel à l'heure des risques systémiques de l'Anthropocène et souligner l'apport du cadre théorique des organisations à haute fiabilité. Dans nos sociétés où les points de bascule sont peu à peu franchis et où le risque écologique est devenu systémique, il pense l'Organocène en tant que phénomène de reconfiguration écologico-organisationnelle conduisant à une maladaptation économico-gestionnaire généralisée. À l'heure où se généralisent les accidents « normaux », les organisations de haute fiabilité (théorisées par Charles Perrow en 1984) peuvent offrir une voie pour faire face.

Historiquement, le risque naturel est un impensé du champ organisationnel, l'environnement naturel étant absent des théorisations de l'environnement externe des organisations (Pfeffer & Salancik, 1978). Dans ce contexte de risques accrus, Aurélien Acquier plaide pour penser les efforts d'adaptation au dérèglement climatique autant que les efforts d'atténuation et de décarbonation de l'économie : l'adaptation devient ainsi l'opportunité de recomposer nos organisations. Les « *High-Reliability Organizations* » (HRO) fournissent ici un cadre pertinent pour gérer l'incertitude (Weick & Sutcliffe, 2001) et maintenir la viabilité des systèmes organisationnels, et

ce malgré les fluctuations qui ne manqueront pas de secouer les systèmes naturels et socio-économiques, complexes, couplés et interdépendants. Elles permettent de penser les paradoxes et les tensions organisationnelles entre résilience et performance et outillent le changement organisationnel.

Conclusion

En prenant un pas de recul sur les différentes interventions de cette journée et sur les discussions croisées autour de thèmes et de recherches qui ont été présentées, l'Organocène semble nous être apparu comme relevant d'une analyse paradoxale. Il est à la fois le cadre opératoire par lequel penser les dérèglements écologiques, socio-économiques et démocratiques dont les organisations sont à la fois le *topos* originel et en retour leur lieu de manifestation le plus criant (l'Anthropocène étant un Organocène), mais il est également entendu comme une opportunité scientifique de débats interdisciplinaires pour refondre les cadres et les modalités de l'action collective, et *in fine* de la transformation des sociétés, et ce depuis les organisations elles-mêmes ■

Références

- Abram David (2013) *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte.
- Acquier Aurélien, Mayer Julie, Valiorgue Bertrand (2024) "Anthropocène, limites planétaires et nouvelles frontières des sciences de gestion", *Revue Française de Gestion*, vol. 50, n° 315, pp. 11-36.
- Ahrne Göran & Brunsson Nils (2005) "Organizations and meta-organizations", *Scandinavian Journal of Management*, vol. 2, n° 4, pp. 429-449.
- Ahrne Göran & Brunsson Nils (2008) *Meta-organizations*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing.
- Ahrne Göran & Brunsson Nils (2011) "Organization outside organizations: The significance of partial organization", *Organization*, vol. 18, n° 1, pp. 83-104.
- Albrecht Glenn (2020) *Les émotions de la terre. Des nouveaux mots pour un nouveau monde*, Paris, Les liens qui libèrent.
- Banerjee Subhabrata Bobby (2003) "Who Sustains Whose Development? Sustainable Development and the Reinvention of Nature", *Organization Studies*, vol. 24, n° 1, pp. 143-180.
- Bauman Zygmunt (1989) *Modernity and the Holocaust*, Cambridge, Polity Press.
- Bergeron Henri, Borraz Olivier, Castel Patrick & Dedieu François (2020) *Covid-19 : une crise organisationnelle*, Paris, Les Presses de Sciences Po.
- Bergeron Henri & Castel Patrick (2024) *L'organocène. Du changement dans les sociétés surorganisées*, Paris, Les Presses de Sciences Po.
- Bonneuil Christophe & Fressoz Jean-Baptiste (2013) *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Le Seuil.
- Borraz Olivier (2022) *La société des organisations*, Paris, Les Presses de SciencesPo.
- Bromley Patricia & Meyer John W. (2015) *Hyper-Organization. Global Organizational Expansion*, Oxford Oxford University Press.
- Crutzen Paul J. (2002) "Geology of mankind", *Nature*, vol. 415, n° 23.
- David Albert, Hatchuel Armand & Laufer Romain (2000) *Les nouvelles fondations des sciences de gestion. Éléments d'épistémologie de la recherche en management*, Paris, Les Presses des Mines.



*Premières neiges,
Pekka Halonen (1931)*

- Gherardi Silvia (2018) "Theorizing affective ethnography for organization studies", *Organization*, vol. 26, n° 6, pp. 741-760.
- Gladwin Thomas N, Kennelly James J, & Krause Tara-Shelomith (1995) "Shifting Paradigms for Sustainable Development: Implications for Management Theory and Research", *The Academy of Management Review*, vol. 20, n° 4, pp. 874-907.
- Haraway Donna (2016) "Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène. Faire des parents", *Multitudes*, vol. 65, n° 4, pp. 75-81.
- Jensen Tommy (2010) "Beyond good and evil: The adiaphoric company", *Journal of Business Ethics*, vol. 96, n° 3, pp. 425-434.
- Labatut Julie (2023) "Towards a biosocial turn in management and organization research? Proposals for a paradigm shift", *Organization*, vol. 30, n° 6, pp. 1230-1237.
- Lussault Michel (2024) *Cohabitions ! Pour une nouvelle urbanité terrestre*, Paris, Le Seuil.
- Malm Andreas (2018) *L'Anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, Paris, La Fabrique.
- Martinet Alain Charles (2022) *Homo strategicus, capitalisme liquide, destruction créatrice et mondes habitables*, Caen, Éditions EMS.
- Perrow Charles (1984) *Normal Accidents: Living with High-Risk Technologies*, Princeton, Princeton University Press.
- Perrow Charles (1991) "A Society of Organizations", *Theory and Society*, vol. 20, n° 6, pp. 725-762.
- Pfeffer Jeffrey & Salancik Gerald R. (1978) *The External Control of Organizations: A Resource Dependence Perspective*, Stanford, Stanford Business Classics.
- Porter Michael E. & Van der Linde Claas (1995) "Toward a New Conception of the Environment-Competitiveness Relationship", *The Journal of Economic Perspectives*, vol. 9, n° 4, pp. 97-118.
- Rabinow Paul (1996) "Artificiality and Enlightenment: From Socio-Biology to Biosociality", in Rabinow Paul [ed] *Essays on the Anthropology of Reason*, Princeton, Princeton University Press, pp. 91-111.
- Stengers Isabelle (2009) *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte.
- Stiegler Bernard (2015) "Sortir de l'anthropocène", *Multitudes*, vol. 60, n° 3, pp. 137-146.
- Tsing Anna Lowenhaupt (2015) *Le champignon de la fin du monde*, Paris, La Découverte.
- Weick Karl E. & Sutcliffe Kathleen M. (2001) *Managing the unexpected: Assuring high performance in an age of complexity*, San Francisco, Jossey-Bass Inc Pub.
- Zalasiewicz Jan, Waters Colin & Head Martin J. (2017) "Anthropocene: its stratigraphic basis", *Nature*, vol. 541, n° 7637, pp. 289-289

Comprendre la low tech

À propos de *Perspectives low-tech* de Quentin Mateus et Gauthier Roussilhe

Laure Colin

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Ces dernières années, le secteur de la défense a manifesté un intérêt croissant pour les technologies dites low-tech, comme en témoigne la publication, en 2025, d'un rapport de la Fondation pour la Recherche Stratégique consacré à ce sujet. Cet intérêt croissant s'inscrit dans un contexte marqué par le retour de la guerre de haute intensité et par la prise de conscience des fragilités systémiques induites par la sophistication croissante des systèmes d'armes. Les crises récentes, qu'il s'agisse de la pandémie de Covid-19 ou de la guerre en Ukraine, ont en effet mis en évidence la dépendance critique des armées contemporaines à des chaînes d'approvisionnement longues, complexes et vulnérables. Dans ce cadre, les technologies dites low-tech apparaissent moins comme une catégorie technologique stabilisée que comme une capacité d'action en situation dégradée, lorsque les conditions normales d'emploi, de soutien et de maintenance des équipements ne sont plus réunies. Cette acception pragmatique ne renvoie pas uniquement au niveau de sophistication des technologies, mais à la manière dont les objets techniques sont conçus, utilisés, entretenus et réparés dans des contextes fortement contraints. Si les enjeux qu'il recouvre font l'objet de travaux récents dans le champ de la défense, l'utilisation du terme de low-tech demeure marginale et ne semble pas constituer une catégorie conceptuelle stabilisée. Dès lors, comment définir la low-tech, et que peut apporter un détour par des travaux issus d'autres champs pour éclairer son usage dans le domaine de la défense ?

C'est donc en dehors du champ de la défense que nous avons choisi d'examiner l'un des ouvrages consacré au sujet (Mateus & Roussilhe, 2023). Ingénieur et designer de formation, Quentin Mateus a contribué de manière active à la structuration du mouvement low-tech, notamment au sein du Low-Tech Lab, à travers des activités de conception, de documentation et de diffusion de solutions techniques sobres. Gauthier Roussilhe est pour sa part docteur du Royal Melbourne Institute of Technology, avec une thèse consacrée aux enjeux environnementaux de la numérisation ; parallèlement, il a accompagné l'émergence et la consolidation de plusieurs communautés low-tech francophones.



La publication de ce livre s'inscrit dans le champ d'une littérature bien identifiée, qui s'interroge sur la place du progrès technique dans les trajectoires contemporaines de développement. Avant lui, plusieurs textes ont contribué à baliser ce champ, parmi lesquels *L'Âge des low-tech* de Philippe Bihouix (2014) ou *Technocritiques* de François Jarrige (2014). Ces travaux partagent l'idée d'une critique de l'accélération technologique et de ses effets sociaux, environnementaux et politiques, tout en proposant des voies différenciées pour repenser les systèmes techniques.

L'ouvrage s'ouvre par une clarification du terme low-tech, dont les auteurs soulignent d'emblée le caractère polysémique et non fixé : « *réceptacle à des acceptations très différentes* » (Mateus & Roussilhe, 2023, p. 11). Cette indétermination initiale est d'abord replacée dans son cadre institutionnel. Les auteurs rappellent que l'une des premières définitions apparaît dans les années 1980, lorsque l'Organisation de Coopération et de Développement Économiques (OCDE) classe les industries selon leur intensité en recherche et développement :

L'institution définit les industries dont les dépenses en R&D représentent plus de 4 % de leur chiffre d'affaires comme "high-tech" (aérospatiale, pharmaceutique, télécommunications, informatique), celles entre 1 et 4 % comme "medium tech" et finalement celles à moins de 1 % comme "low tech" (papier, tabac, alimentation, bois). (*op. cit.*, p. 11)

Or, cette approche, essentiellement quantitative, conduit rapidement à une lecture réductrice des systèmes techniques, en ce qu'elle tend à figer des catégories qui ne correspondent pas aux usages réels : dans cette logique, toutes nos activités sont des hybridations constantes entre "high-tech" et "low-tech" » (*op. cit.*, p. 12). À partir de ce constat, les auteurs proposent de dépasser la seule catégorisation statistique pour interroger la trajectoire sociale et historique du concept. Ils déplacent ainsi l'analyse vers les conditions de son appropriation en France, à partir des années 2010 :

Ceci étant dit, comment ce concept s'est-il développé en France ? sur la base de quelles productions et quels héritages ? [...] Dans le paysage francophone, les premiers usages du terme "low tech" arrivent aux oreilles du grand public par l'intermédiaire de personnes issues des formations d'ingénieurs. (*op. cit.*, p. 16)



Pekka Halonen jouant du kantele, Eero Järnefelt (1891)

Cette trajectoire contribue à transformer le sens même du terme. Dans ce contexte, la low-tech ne renvoie progressivement plus à une catégorie d'objets ou de secteurs industriels, mais à une posture technologique. Elle se définit alors comme le fait de : « *ne pas préférer la dernière technologie disponible pour répondre à un besoin ou un usage* » (*op. cit.*, p. 14). Ce déplacement conceptuel se reflète également dans les tentatives de formalisation institutionnelle. L'ADEME propose ainsi, en 2020, de définir la démarche low-tech comme :

une approche systémique de l'innovation, repensée au regard des usages réels et de sa capacité, autant à transformer la société par de moindres intensités et complexités technologiques, qu'à produire de la résilience locale. (*op. cit.*, p. 24)

Ainsi conçue, la low-tech apparaît moins comme une norme stabilisée que comme un rapport critique à la technique, laissant volontairement sa définition ouverte afin de préserver un champ de possibles techniques et sociaux. Cette ouverture conceptuelle conduit les auteurs à assumer pleinement l'ambiguïté du terme qu'ils mobilisent. Celle-ci tient d'abord au mot même de tech, dont le sens a considérablement évolué selon les périodes historiques et les disciplines académiques. Comme le high-tech, le low-tech ne constitue ainsi qu'une variation contemporaine de notions dont les significations ne coïncident ni avec l'anthropologie, ni avec l'économie, ni avec la philosophie des techniques. Dès lors, les auteurs se demandent :

qu'elle soit high ou low, quelle est donc cette tech ? (*op. cit.*, p. 38)

Pour répondre à cette question, ils s'appuient sur l'anthropologie et l'histoire des techniques, notamment les travaux de David Edgerton (2006). Ils rappellent que les techniques doivent être appréhendées à partir de leurs usages et de leurs contextes sociaux, et non de leur seule invention. Toute technique constitue ainsi une production sociale, culturellement et temporellement située, qui : « *transporte des trajectoires et façonne en permanence le champ des possibles de l'action* » (*op. cit.*, p. 53).

Cette approche amène à réexaminer la relation entre low-tech et progrès. La lecture de la low-tech comme un simple « retour en arrière » s'appuie sur une vision linéaire de l'évolution technique, dans laquelle toute inflexion est perçue comme une régression. Or, dans un contexte marqué par le développement du technosolutionnisme, compris comme la confiance accordée à des technologies toujours plus complexes pour résoudre les problèmes qu'elles ont elles-mêmes contribué à produire, les auteurs soulignent la tension inhérente à la démarche low-tech. Lorsqu'elle se limite à l'addition de solutions techniques alternatives, celle-ci risque de reconduire, sous une autre forme, les cadres qu'elle entend remettre en cause. L'enjeu se situe alors moins dans la conception d'objets alternatifs que dans la capacité à « *favoriser une nouvelle culture technique par sa réintégration dans la sphère sociale* » (*op. cit.*, p. 63). Cette ambition se heurte toutefois à une question centrale : celle du passage à l'échelle. Dans l'imaginaire dominant, celui-ci est souvent envisagé comme la structuration d'un marché capable de diffuser : « *massivement des solutions ou des pratiques low-tech* » (*op. cit.*, p. 80).

Les auteurs soulignent toutefois la difficulté de cette démarche. Les produits low-tech disponibles, frigos passifs, marmites norvégiennes, réchauds économes, peuvent en effet aisément s'insérer dans des modèles économiques existants :

À partir du moment où [les low-tech] sont accessibles directement sur le marché, celles-ci ne sont plus que des objets qui peuvent très bien s'insérer dans un mode de vie consumériste. (*op. cit.*, p. 92)

Aussi, les auteurs vont plus loin encore et proposent un changement de modèle économique, centré sur une : « *économie de la fonctionnalité et de la coopération* » (*op. cit.*, p. 81). Dès lors, l'enjeu se déplace vers la capacité de la low-tech à générer une culture d'appropriation collective et de redistribution des savoirs, au-delà de la seule production d'objets :

Sans être exactement anticapitaliste, l'approche [low-tech] s'oppose au superflu, à la complexité énergivore, et milite pour l'accessibilité et l'ouverture

des savoirs [...] ce qui s'oppose finalement à beaucoup de dimensions du capitalisme actuel. (*op. cit.*, p. 92)

Des initiatives telles que le cosmocalisme illustrent cette orientation en articulant la mise en commun globale des connaissances et des designs techniques avec une fabrication, une adaptation et une maintenance réalisées à l'échelle locale, en fonction des besoins et des contraintes propres à chaque contexte, avec pour slogan : « *design global, manufacture local* » (*op. cit.*, p. 96).

Dans cette perspective, la low-tech renvoie à un imaginaire de l'autonomie, qui peut être envisagée à différentes échelles. À l'échelle individuelle, elle consiste à acquérir des savoirs techniques permettant de comprendre, de faire et de réparer des objets afin de répondre à des besoins essentiels. Les auteurs soulignent toutefois que cette approche peut donner lieu à des interprétations ambivalentes :

Ce type de réflexions a inspiré des mouvements survivalistes [...] pour qui les solutions low-tech sont salvatrices car elles permettent de réduire la dépendance aux "autres". (*op. cit.*, p. 103)

À l'opposé, certains experts proches des institutions mobilisent la low-tech dans une perspective de souveraineté et d'autonomie nationale, visant à réduire et à mieux maîtriser les dépendances énergétiques, industrielles et technologiques. Entre ces deux pôles se dessine une troisième voie, moins stabilisée mais centrale dans l'ouvrage : celle d'une autonomie collective. Dans cette acception, être autonome ne signifie pas supprimer toute dépendance, mais être en mesure d'identifier les différentes dépendances, de les comprendre et d'en débattre collectivement. L'autonomie collective peut ainsi se définir comme :

La capacité d'un large groupe social à disposer de ressources matérielles, de savoir-faire, dans les limites d'un milieu donné avec des usages et des besoins définis collectivement. (*op. cit.*, p. 107)

Cette conception implique une dimension politique explicite, fondée sur des dispositifs de délibération et de reconnaissance collective. Comprendre les dépendances techniques devient alors une condition préalable à toute démarche low tech. Les exemples de fabrication et d'appropriation de toilettes sèches en offrent une illustration concrète : loin de relever d'un simple choix technique, ces pratiques rendent visibles les infrastructures plus larges (approvisionnement en eau, assainissement, normes sanitaires, modes de gestion collective) auxquelles les systèmes techniques modernes rendent habituellement les usagers invisiblement dépendants. Dans cette perspective, l'autonomie collective repose enfin sur le principe de subsidiarité :

Une action est d'autant plus juste qu'elle est pensée et organisée au plus proche du problème. (*op. cit.*, p. 115)

Remarques conclusives

La lecture de Perspectives low-tech montre que la low-tech en France relève d'une posture critique à l'égard des trajectoires technologiques dominantes. L'intérêt de l'ouvrage réside précisément dans ce déplacement : la low-tech n'y est pas appréhendée comme un simple ensemble d'objets sobres, mais comme une manière d'interroger les usages, les dépendances techniques et les conditions sociales de production et d'appropriation des technologies. Cette réflexion s'inscrit dans un questionnement plus large sur la démocratisation des choix techniques, en soulignant le poids d'une culture ingénieure historiquement dominante dans la définition des politiques techniques en France. Le livre met ainsi en évidence les ambivalences d'un mouvement largement porté par des ingénieurs, à la fois capables de repolitiser

leurs pratiques et de rendre visibles les impensés des systèmes techniques, mais aussi exposés au risque de reconduire une approche technicienne de la transformation sociale, où la solution technique tend à précéder le débat sur les usages, les finalités et les rapports de pouvoir qu'elle implique.

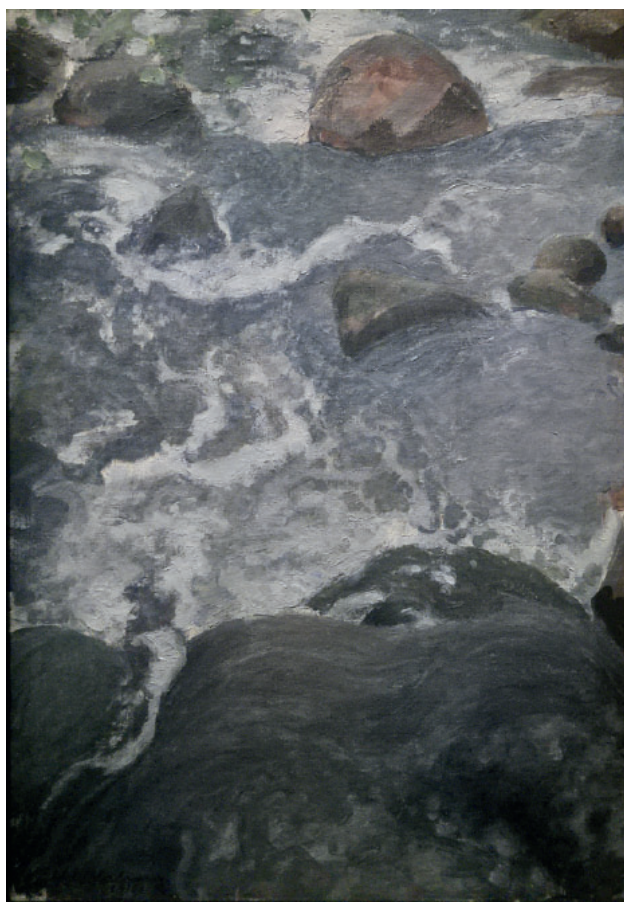
Cette tension fait écho à des dynamiques bien connues dans le champ de la défense, également structuré par une forte culture d'ingénieurs. Les interrogations associées à la low-tech rejoignent des réflexions déjà présentes chez certains acteurs militaires et industriels, généralement formulées en termes de robustesse, de résilience, de frugalité ou de soutenabilité industrielle. Ces notions invitent à déplacer l'attention du seul niveau de sophistication des équipements vers les conditions concrètes de leur usage, de leur maintenance et de leur réparation. L'histoire des systèmes techniques militaires montre que ces choix ont fréquemment donné lieu à des controverses, opposant différentes conceptions de la performance, de l'organisation industrielle et du rôle des acteurs. Le système de Gribeauval en constitue un exemple emblématique : sa mise en place à la fin du XVIII^e siècle repose sur une articulation étroite entre standardisation des composants, formation des personnels et capacités de réparation locale, notamment grâce à l'intégration de forges de campagne, mais s'est également accompagnée de débats vifs et durables sur les compromis entre mobilité, puissance de feu, coûts et organisation du soutien (Berkowitz & Dumez, 2016). Ces arbitrages, loin d'être purement techniques, renvoient à des choix organisationnels, logistiques et stratégiques qui interrogent plus largement la manière dont la défense conçoit, organise et hiérarchise ses priorités techniques ■

Références

- Berkowitz Héloïse & Dumez Hervé (2016) "Le système Gribeauval ou la question de la standardisation au XVIII^e siècle", *Gérer & Comprendre*, n° 125 (septembre), pp. 41-50.
- Bihouix Philippe (2014) *L'Âge des low-tech. Vers une civilisation technique soutenable*, Paris, Seuil anthropocène.
- Edgerton David (2006) *The Shock Of The Old: Technology and Global History since 1900*, London, Profile Books.
- Fondation pour la recherche stratégique (2025) Sobriété énergétique et forces armées : Les low-tech sont-ils une solution ? Note n° 07/2025.
- Jarrige François (2014) *Technocritiques : Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte.
- Mateus Quentin & Roussilhe Gauthier (2023) *Perspectives low-tech: comment vivre, faire et s'organiser autrement ?*, Paris, Éditions divergences.



Tomates, Pekka Halonen (1916)



*Rapides,
Pekka Halonen (1917)*

S'augmenter

Comment les LLMs transforment l'analyse de contenu, et les sciences sociales

Étienne Ollion
CREST, CNRS, IP Paris

ÉTIENNE OLLION A
PRÉSENTÉ
LE 1^{ER} DÉCEMBRE 2025
SES RECHERCHES ET
SA MÉTHODOLOGIE
DANS LE SÉMINAIRE
I3-CRG

L'IA se développe désormais dans l'ensemble des sciences sociales¹. Elle est mobilisée, par exemple, pour affiner les enquêtes par questionnaire en amont (Adhikari *et al.*, 2025), imputer des données manquantes après la collecte (Kim & Lee, 2023) ou encore répondre à des enquêtes d'opinion. Il y a deux ans, certains collègues affirmaient qu'il serait possible de supprimer les enquêtes d'opinion, estimant que les modèles de langage pourraient en simuler les réponses. Avec Julien Boelaert et plusieurs collègues, nous avons d'ailleurs rédigé en 2025 un article expliquant pourquoi cette perspective était pour l'heure illusoire.

L'interrogation qui m'anime, et là où les transformations ont été les plus nettes, porte sur l'analyse de contenu, un domaine ancien, remontant à Max Weber, mais aujourd'hui profondément revisité grâce aux grands modèles de langage. Les avancées sont indéniables, que ce soit en matière d'exploration de corpus, d'annotation ou d'extraction d'information. Toutefois, ces progrès s'accompagnent de limites, et plusieurs critiques commencent à émerger.

La thèse que je défendrai aujourd'hui est la suivante : sous certaines conditions, les chercheurs en sciences sociales peuvent véritablement "s'augmenter" grâce aux LLMs. Par-là, je veux dire qu'il est désormais possible d'annoter avec un niveau de précision équivalent à celui d'un expert humain, de travailler à une échelle bien plus vaste, et de le faire sans se déqualifier ni s'éloigner du *corpus*.

Histoire du domaine : l'affaire n'est plus dans le sac

L'analyse de contenu textuel possède une longue histoire. Max Weber en formule l'intuition dès 1910, en proposant de coder systématiquement les articles de presse pour repérer l'émergence de débats publics. Dans les années 1940-1950, Lasswell (1942) puis Berelson (1952) développent ces premières approches. Par la suite, différentes techniques se succèdent : le décompte lexical (Moretti & Pestre, 2013), la détection de co-occurrences (Reinert), les statistiques textuelles (Lebart & Salem, 1998), l'analyse thématique (Blei & DiMaggio, 2013) ou encore la stylométrie.

Toutes ces méthodes reposent sur une même hypothèse : celle du sac de mots. Les mots d'un texte y sont considérés comme des unités indépendantes ; on les rassemble, on les mélange et on les compte. Cette hypothèse fut qualifiée de « *shocking* » par deux spécialistes du domaine Grimmer & Stewart (2013). Leur principale objection

1. Après une thèse mobilisant des méthodes qualitatives, Étienne Ollion s'est intéressé aux nouvelles approches rendues possibles par l'intelligence artificielle, notamment pour la recherche, au sein d'une équipe du CREST (<https://www.css.cnrs.fr>). Dans ce cadre, un séminaire consacré à ces méthodes a lieu toutes les deux semaines sur Zoom.

était que la procédure, qui consiste à mettre l'ensemble d'un texte dans une urne puis de les compter après tirage sans remise (le *bag-of-words*) détruit trois dimensions essentielles du langage :

- l'ordre des mots, qui conditionne le sens ;
- la polysémie, impossible à traiter sans contexte ;
- dès lors, la granularité sémantique devient très rudimentaire.

Ainsi, deux phrases très différentes peuvent apparaître statistiquement similaires (« Hippolyte aime Phèdre », « Phèdre aime Hippolyte ») simplement parce qu'elles contiennent les mêmes mots ; inversement, deux formulations proches en sens mais distinctes lexicalement deviennent presque indistinctes pour les outils.

C'est dans ce contexte qu'apparaissent, à la fin des années 2010, les modèles de type *transformer* (le “T” de ChatGPT). D'abord conçus pour le texte, ils sont ensuite étendus à l'image et au son. Ils proposent une nouvelle manière de représenter le langage grâce à deux mécanismes essentiels, dont le principal est l'auto-attention : chaque mot est interprété en fonction des mots qui l'entourent. Cela permet de réintroduire l'ordre, de gérer la polysémie (en distinguant par exemple avocat-fruit et avocat-juriste) et d'accéder à une véritable tentative de modélisation sémantique.

Jusque-là, l'analyse textuelle restait largement lexicométrique (sur la forme des mots) ; avec les transformers, on commence réellement à travailler sur le sens, sur l'idée plutôt que sur le mot. Ces modèles prennent en charge les paraphrases, les proximités conceptuelles : on évolue de l'analyse du lexique vers l'analyse du contenu lui-même, et cela constitue une forme de preuve de concept.

S'augmenter : méthodes

Deux grands types d'approches peuvent être distingués dans l'analyse de contenu depuis les *transformers*.

La première est l'approche générative, qui consiste simplement à poser une question un peu élaborée à un modèle de langage. C'est la méthode la plus intuitive et la plus facile à mettre en œuvre, particulièrement efficace pour l'extraction d'information. La clé réside dans la formulation précise de la consigne adressée au modèle.

Un exemple est celui d'un travail portant sur les fiches biographiques de 2 000 parlementaires. Leur traitement manuel demandait auparavant des mois de collecte manuelle, car les données sont non structurées ; avec un modèle génératif correctement paramétré et validé, le gain de temps est considérable.

La seconde méthode est l'approche contrôlée, qui mobilise les modèles pour annoter, classer ou comparer dans un cadre strict, avec des garde-fous méthodologiques. Il s'agit d'affiner ou d'ajuster légèrement un LLM en lui fournissant des exemples positifs et négatifs. Le modèle apprend alors les catégories de pensée définies par le chercheur. Une fois sa performance vérifiée, dans ce cas avec un taux de succès de 90 % (concordance avec l'expert humain), il peut être déployé sur l'ensemble du corpus (Do, Ollion & Shen, 2022).

Un exemple concret concerne une recherche sur les transformations du métier de journaliste, mené avec Rubing Shen. L'objectif était d'identifier, dans les articles de presse, les segments introduisant des propos non attribués (les propos « off »). En une après-midi et demie, 1 000 phrases ont été annotées. Le modèle s'est révélé plus efficace que l'expert humain, notamment parce qu'il est insensible à la fatigue ou à

la lassitude. Aujourd'hui, plusieurs dizaines de recherches utilisant ces outils ont été accumulées, et ce chiffre ne cesse de croître.

Dans les deux cas, un protocole de validation demeure indispensable : on sélectionne un échantillon, on réalise un traitement manuel et un traitement automatique, puis on compare les résultats. C'est absolument essentiel, car avant de trouver le bon modèle, le bon « prompt », on tâtonne.

Des opportunités, nombreuses

Ces changements ont des effets positifs importants, l'un d'entre eux étant que ces approches permettent désormais d'obtenir une annotation de manière rapide, simplifiée et vérifiable. Cela introduit par suite trois grandes transformations dans la pratique de la recherche.

- Premier point, on travaille sur des données préparées pour la recherche. Un exemple récent, c'est une étude du genre dans les revues de sciences sociales. On voulait analyser 50 000 abstracts d'articles, pour regarder la place de cette perspective. On ne pouvait pas utiliser une approche par mots-clés, le genre ayant commencé avant ce terme, et le terme de genre étant lui-même polysémique. L'équipe a donc choisi d'entraîner un modèle, en définissant au préalable le périmètre de cette catégorie de genre. On a ensuite annoté des exemples, ce qui a pris un après-midi pour patiemment annoter 600 exemples. Puis le modèle entraîné, on a pu avoir recours aux méthodes classiques, depuis les statistiques jusqu'à... la lecture des textes (Boelaert *et al.*, 2025b).
- Deuxième point : le changement du volume traité (parfois égal à la taille du corpus) modifie le rapport au nombre. D'une part, ces données permettent des traitements plus granulaires, de zoomer sur des petites populations (tel journal, tel profil socio-démographique), ce qui était impossible avant. Par ailleurs, s'il est désormais possible de travailler sur l'ensemble d'un corpus, cela réduit considérablement, voire élimine, la question de la représentativité dans ce corpus. Avant, on devait échantillonner, et justifier l'échantillonnage. Désormais, si « *n* » (la taille de l'échantillon) égale « *all* » (la taille de la population), alors cette question devient caduque.
- Troisième point : ces méthodes permettent également de dépasser certaines oppositions classiques, comme *internalisme* (l'étude des textes) *versus externalisme* (l'étude des producteurs de textes), ou qualitatif *versus* quantitatif.

Là où ces modèles excellent aussi, c'est dans l'extraction d'informations à partir de textes non structurés.

Prenons un exemple concret : imaginez un corpus de nécrologies du New York Times. Supposons que l'on souhaite en extraire dix variables, le nom, la date de naissance, la date



Le linge séchant, Pekka Halonen (1910)

de décès, les lieux associés, la profession, les distinctions, les relations familiales, etc. Il suffit alors de formuler une consigne claire au modèle.

Cette méthode a été testée sur un corpus de 10 000 nécrologies (Stuhlet, Ton & Ollion, 2025). Une dizaine de prompts différents ont été élaborés afin d'ajuster progressivement les instructions et d'obtenir le meilleur protocole. Les résultats sont solides : dans la grande majorité des cas, le modèle extrait correctement les dix variables, avec un taux d'erreur raisonnable et relativement stable.

Évidemment, tout n'est pas parfait. Par exemple, pour la variable « religion », le modèle commettait parfois des erreurs, en l'inférant à partir du lieu de décès (les hôpitaux ayant des noms de saints). Une stratégie cohérente d'un point de vue de la machine, mais inacceptable pour une donnée biographique fiable. Ces biais sont détectables et corrigibles, mais ils rappellent qu'on ne peut jamais accorder une confiance aveugle à ces outils.

D'autres variables sont en revanche beaucoup mieux gérées. Prenons le nombre d'enfants : là où un chercheur devrait relire attentivement (l'information est éclatée dans la nécrologie), recouper et vérifier l'information, le modèle parvient à extraire des données correctes à grande échelle en quelques minutes, un travail qui représenterait des centaines d'heures pour un humain. Ces outils ouvrent ainsi de nouvelles perspectives pour les sciences sociales, tout en exigeant une vigilance constante et une validation méthodologique rigoureuse.

Les difficultés, selon les outils

Les difficultés existent. Elles varient aussi selon les outils mobilisés. Il reste par exemple indispensable d'acquérir un minimum de compétences techniques : savoir coder, au moins un peu, connaître les possibilités offertes par les modèles, leurs limites, ainsi que les bonnes pratiques. Dans cette perspective, nous avons développé un logiciel, ActiveTigger, dédié à l'extraction et à l'annotation de données. Il compte aujourd'hui environ 200 utilisateurs.

Les coûts constituent un autre obstacle important. L'utilisation de ces modèles nécessite une puissance de calcul élevée, reposant sur des GPU. Encore faut-il savoir y accéder, les paramétrer et les exploiter correctement, ce qui suppose l'intervention de spécialistes. À cela s'ajoute le coût écologique et énergétique (Luccioni *et al.*, 2024) – *data centers*, refroidissement, consommation électrique – qui est exorbitant pris à l'échelle de tous les usages. Dans notre cas, l'impact varie toutefois fortement selon les modèles et les usages. Pour un projet récent sur le genre, nous avons estimé la consommation totale à environ dix heures de GPU, soit l'équivalent de 40 grammes de CO₂, moins qu'un simple déplacement matinal en RER.

La question de la protection des données constitue un enjeu majeur. Les données identifiantes ou propriétaires ne peuvent en aucun cas être confiées à des services tiers comme chatGPT ou autre. Dans de nombreux projets en sciences humaines et sociales, les traitements doivent donc être réalisés en interne. Les entretiens, par exemple, contiennent presque toujours des éléments identifiants et doivent être traités avec une vigilance absolue.

Enfin, se pose le problème de la répliquabilité. D'un modèle à l'autre, par exemple en passant de GPT-4 à GPT-5, les modèles ne sont pas nécessairement identiques, ce qui soulève de vraies difficultés méthodologiques (Barrie *et al.*, 2024 ; Stuhler *et al.*, 2025). Avec des prompts très détaillés, il est toutefois possible d'obtenir une relative

stabilité et même de reproduire le travail réalisé par d'autres chercheurs. Mais l'enjeu n'est pas complètement résolu.

À cela s'ajoutent les problèmes classiques, régulièrement soulevés, portant notamment sur l'origine et la transparence des données.

Conclusion : s'augmenter ?

Nous avons aujourd'hui la possibilité de nous « augmenter », c'est-à-dire de nous appuyer sur nos connaissances et sur les outils numériques pour étendre nos capacités cognitives. Cela rappelle des débats plus anciens sur la crainte que les machines remplacent les humains, notamment dans les années 1960, après la naissance de ce qui n'était pas encore appelé Internet et avec les travaux de Doug Engelbart (1962). Il s'était interrogé sur ce que les technologies pouvaient apporter à l'homme et proposait l'idée d'une sorte de « prothèse technologique », destinée à faciliter l'accès à l'information et à renforcer nos capacités intellectuelles. Cette vision me semble très proche de ce que nous observons aujourd'hui avec l'IA et les grands modèles de langage. Daniel Andler a dans un livre récent rappelé ces débats de manière très fine.

DÉBAT

***Question :** Comment justifier que 90 % est acceptable ?*

Réponse : Tout dépend de la tâche, et de l'usage. Si la tâche est très complexe, que des humains n'arriveraient pas à s'entendre, 90 % semble acceptable, voire très bon. En dessous, sur des tâches plus simples, la question se pose. Cela dépend des sensibilités et du contexte ; de toute façon, il faut accompagner ces résultats d'une pédagogie appropriée, et d'une validation.

***Question :** Les recherches présentées portent beaucoup sur la presse traditionnelle. Et les réseaux sociaux (Twitter...) ?*

Réponse : Une doctorante a travaillé sur les interactions Twitter avec des élus, c'est donc possible. Une difficulté, surtout avec les premiers modèles, émergeait avec les emojis et les fautes de frappe. C'est mieux pris en charge désormais. Toutefois, la longueur du texte joue : il y a parfois beaucoup d'implicite dans un court message.

***Question :** Et pour les vidéos, TikTok, etc. ?*

Réponse : Il y a un paradoxe : l'analyse textuelle est la plus difficile, mais aussi la plus utilisée en sciences sociales. L'analyse d'image me semble plus mature, et pourtant elle est beaucoup plus rare ! Nous lançons un projet de recherche en janvier 2026 pour combler cela, et envisageons de développer des outils pour l'analyse d'images et de vidéos. Pour partie, la logique est la même que celle que j'ai présentée, mais des problèmes techniques subsistent, notamment pour le découpage et la structuration des contenus.

***Question :** Comment gérer l'évolution des modèles, qui changent de version en version ? La qualité des résultats dépend-elle de chaque version ? Quel est l'impact sur la recherche ?*

Réponse : Oui, les résultats peuvent varier selon la version. Voilà pourquoi il est essentiel d'utiliser des modèles ouverts, et de conserver les modèles ou les poids pour pouvoir reproduire les analyses.

Question : Passer des données à ChatGPT, est-ce légal ?

Réponse : Ça dépend des données. Mais si elles sont identifiantes, certainement pas. Il ne faut jamais transmettre des entretiens ou d'autres données identifiantes

à un service tiers. Dans les SHS, ces traitements doivent être réalisés en interne.

Question : Comment traiter l'abductif ?

Réponse : En effet, les approches présentées permettent d'explorer des hypothèses : « je pense que je peux trouver telle chose, je vais tester ». Il existe par ailleurs des outils d'exploration, mais ils ont moins transformé le paysage de la recherche que les méthodes que j'ai présentées. Ceci dit, la frontière induction/abduction reste floue. On observe parfois des échecs lorsque les catégories ne sont pas adaptées. Quand on annote, on génère de nouvelles hypothèses. Avant d'atteindre 90 % de validité, il y a de nombreuses

itérations et erreurs. Travailler sur ces échecs est instructif, et plus largement on n'est pas que dans une approche confirmatoire, même avec ces méthodes.

Question : Peut-on collaborer sur des projets ?

Réponse : Oui, mais toujours avec une vigilance méthodologique et un protocole de validation précis.

Question : La production de connaissances dépend-elle totalement de l'évolution des modèles ?

Réponse : Oui et non. Les modèles évoluent, mais les catégories et la définition des variables restent déterminantes pour la recherche.

Question : Quelle est la quantité minimale de données pour automatiser l'analyse ?

Réponse : Quelques dizaines d'entretiens peuvent suffire, mais se pose la question de l'automatisation : est-ce que cela vaut vraiment la peine ? Et est-ce qu'il ne vaut pas mieux, au fond, lire ses entretiens ? Je crois vraiment que ces méthodes ne remplacent pas le travail humain. Je dirais même qu'elles permettent d'explorer de nouveaux types de recherches, qu'on n'aurait pas faites car bien trop chronophage, comme annoter toutes les pages d'un quotidien sur 50 ans.

Question : L'idée de remplacer les entretiens ou questionnaires par des LLMs est-elle viable ?

Réponse : Non, cette approche me paraît problématique, même si certaines firmes cherchent à économiser en procédant ainsi. Théoriquement, un modèle pourrait



Le repas, Pekka Halonen (1899)

prédire 90 % des comportements humains sur des questions stables ou banales, mais ce n'est pas réaliste pour des enquêtes approfondies. Les LLMs restent utiles pour la revue de littérature, la traduction, ou pour reformuler des textes afin de les clarifier.

Question : Que faut-il faire en termes d'éducation ?

Réponse : Sur ce point, je n'ai pas de réponse bien établie car je travaille plutôt sur le côté recherche équipée par des IA ■

Notes prises par Laure Colin, revues par l'auteur

Références

- Adhikari Divya Mani, Cannanure Vikram Kamath, Hartland Alexander & Weber Ingmar (2025) "Exploring LLMs for Automated Pre-Testing of Cross-Cultural Surveys", arXiv preprint arXiv:2501.05985.
- Barrie Christopher, Palmer Alexis & Spirling Arthur (2024) "Replication for language models problems, principles, and best practice for political science".
URL: <https://arthurspirling.org/documents/BarriePalmerSpirlingTrustMeBro.pdf>
- Berelson Bernard (1952) *Content Analysis in Communication Research*, New York, Free Press.
- DiMaggio Paul, Nag Manish & Blei David (2013) "Exploiting affinities between topic modeling and the sociological perspective on culture : Application to newspaper coverage of US government arts funding", *Poetics*, vol. 41, n° 6, pp. 570-606.
- Boelaert Julien, Coavoux Samuel, Delaine Estelle, Despres Altaïr, Gollac Sibylle, Keyhan Narguesse, Mommeja Adèle & Ollion Étienne (2025) La part du genre. Actes de la Recherche en Sciences Sociales.
- DiMaggio Paul, Nag Manish & Blei David (2013) "Exploiting affinities between topic modeling and the sociological perspective on culture : Application to newspaper coverage of US government arts funding", *Poetics*, vol. 41, n° 6, pp. 570-606.
- Do Salomé, Ollion Étienne & Shen Rubing (2024) "The augmented social scientist : Using sequential transfer learning to annotate millions of texts with human-level accuracy", *Sociological Methods & Research*, vol. 53, n° 3, pp. 1167-1200.
- Engelbart Douglas C. (2023/1962) "Augmenting human intellect: A conceptual framework", in, *Augmented education in the global age*, London, Routledge, pp. 13-29.
- Grimmer Justin & Stewart Brandon M. (2013) "Text as data: The promise and pitfalls of automatic content analysis", *Political Analysis*, vol. 21, n°3, pp. 267-297.
- Kim Junsol & Byungkyu Lee (2023) "Ai-augmented surveys: Leveraging large language models and surveys for opinion prediction", arXiv preprint arXiv:2305.09620, 2023.
- Lasswell Harold D. (1942) *Propaganda Technique in the World War*, New York, Peter Smith.
- Lebart Ludovic, Salem André & Berry Lawrence (1998) *Exploring Textual Data*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.
- Luccioni Sasha, Gamazaychikov Boris, Hooker Sara, Pierrard Régis, Strubell Emma, Jernite Yacine & Wu Carole-Jean (2024) "Light bulbs have energy ratings – so why can't AI chatbots ?", *Nature*, vol. 632, n° 8026, pp. 736-738.
- Moretti Franco (2013) *Distant Reading*, London, Verso.
- Reinert Max (1983) "Les 'mondes lexicaux' et leur 'logique' à travers l'analyse statistique d'un corpus de récits de cauchemars", *Langage et Société*, vol. 66, n° 1, pp. 5-39.
- Stuhler Oscar, Ton Cat Dang & Ollion, Étienne (2025) "From codebooks to promptbooks : Extracting information from text with generative large language models", *Sociological Methods & Research*.



La Forêt du royaume des morts, Pekka Halonen (1902)

Edith, Thérèse

Hervé Dumez



Quand elle naît à Breslau (aujourd'hui Wrocław), Edith est la dernière d'une famille de sept enfants. Ce jour, le 12 octobre, est celui du Kippour et l'on fêtera toujours son anniversaire lors de cette fête, bien que la date en soit variable d'une année sur l'autre. Cette coïncidence entre sa naissance et ce jour si important dans la religion juive rend cet enfant particulièrement cher. « *Ma*

mère disait parfois que chacun de ses enfants était pour elle une énigme particulière. » Dans son cas, la prémonition revêt un sens spécifique.

Edith sera surtout élevée par les aînés, et les deux petites dernières, Erna et elle, seront particulièrement proches. Le père décède en effet alors qu'elle n'a que trois ans et sa mère assume la direction de la firme familiale, un commerce de bois. Absorbée par la tâche, elle passe son temps à l'entrepôt, une bonne partie de l'année sous la neige et le gel. « *Même dans le froid le plus mordant de l'hiver, elle rentrait habituellement à la maison les mains chaudes et pouvait même réchauffer les miennes. Cela a toujours été pour moi un symbole du fait que toute la vie et la chaleur dans la maison venaient d'elle.* »

La petite fille est pleine de vie et pas toujours facile. « *Durant les premières années de ma vie, j'étais d'une pétulance de vif-argent, toujours en mouvement, débordant d'idées drôles, effrontée et fourrant partout mon grain de sel, et avec cela montrant une volonté que rien ne pouvait ébranler, piquant des colères lorsque ma volonté rencontrait un obstacle.* » Plus âgée, elle sera décrite parfois comme délicieusement méchante : elle repère les défauts des uns et des autres avec perspicacité, et ne manque pas de les faire remarquer.

Les relations entre les communautés ne sont pas mauvaises. Sa mère a été élevée dans le principe, qu'elle transmet à ses enfants, de respecter toute religion et de ne jamais dire du mal d'une autre croyance. Un ami de la famille, instituteur, enseigne à la fois à l'école juive et à l'école

publique du village. Quand le garçon d'une famille polonaise pauvre se destine à la prêtrise, il le prépare gratuitement. Des années après sa mort, sa femme sera abordée par un prêtre catholique ancien élève de son mari qui évoquera ce dernier avec ferveur. L'un des cousins d'Edith, Erich, épouse une jeune femme catholique et le couple a deux enfants. Il décède peu après et, lors de son enterrement dans le cimetière juif, son père donne le bras à sa bru, accablée de chagrin. Lorsque le rabbin eut fini les prières, que la famille eut commencé à se disperser, la jeune veuve s'agenouilla et récita à haute voix le *Notre père*. Si tout le monde en fut surpris – c'était sans doute la première fois que cette prière était dite en ce lieu –, personne n'intervint et tous en furent émus. Pour autant, la séparation existe. Alors qu'une des sœurs d'Edith s'est fiancée à un étudiant en médecine catholique, le mariage n'aura finalement pas lieu. Des pressions ont eu lieu de la part des deux familles. L'antisémitisme existe lui aussi, mais ne paraît pas alors si pesant. Edith a pris l'habitude, à la moindre remarque, de se dire juive, ce qui généralement désarme l'offenseur.

La lycéenne est belle et étincelante. Lors d'une soirée, un de ses cavaliers découvre surpris que, si elle danse très bien, elle a aussi lu le *Second Faust*. Il ignore heureusement qu'elle est militante féministe et a adhéré avec ses amies à l'association prussienne pour le droit de vote des femmes, qui regroupe surtout des socialistes. Chose encore plus rare qu'un cursus de lycéenne, elle entre à l'université, choisissant la philosophie, et quitte Breslau pour Göttingen où l'attire la réputation du plus grand philosophe de l'époque, Edmund Husserl. Elle le suit à Fribourg où elle entame sous sa direction une thèse de philosophie portant sur la notion assez nouvelle d'*Einfühlung*, l'empathie. Lui ayant remis son manuscrit, elle attend avec angoisse son évaluation, alors qu'il peste d'avoir à la lire, ce qui interrompt son travail sur la seconde partie de ses *Ideen*. Un jour qu'ils discutent à quelques étudiants devant le porche de la faculté, et que non loin de là Madame Husserl attend son mari pour rentrer avec lui, il sort et explique qu'il va rentrer avec Edith, ayant à lui parler.

« *J'ai bien avancé dans la lecture de votre thèse. Vous êtes certainement une petite fille très douée* », lui dit-il sur un ton gentiment ironique. Puis, redevenu sérieux :

« *Je me pose la question de savoir si ce travail ne pourrait pas être publié dans les Annales avec les Idées.* »

Lorsqu'ils passent sur le pont au-dessus du Dreisam, Edith se lance : on m'a dit que vous cherchiez un assistant ; pourrais-je vous aider en quoi que ce soit ?

— Vous voulez vraiment venir m'aider ?

— Oui, j'aimerais travailler avec vous !

« *Je ne sais pas qui de nous deux était le plus heureux,* » commente-t-elle.

« *Nous étions comme un jeune couple au moment des fiançailles.* »

La thèse est soutenue le 3 août 1916 avec la mention la plus haute, *summa cum laude*, comme elle l'ambitionnait. C'est la première fois qu'une femme passe une thèse de philosophie en Allemagne. Elle travaillera

pour Husserl durant deux ans, notamment pour éditer avec Heidegger (par la suite, son nom à elle disparaîtra de ce travail) les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*. Puis, elle décidera de se consacrer à ses propres recherches et se battra pour passer l'*Habilitation*. Un moment, elle a envisagé le mariage avec un étudiant particulièrement brillant, détenteur à la fois d'un doctorat en médecine et d'un autre en philosophie.

C'est lors de conversations avec Max Scheler qu'elle a découvert intellectuellement la pensée chrétienne (Scheler lui-même rompra quelques années plus tard avec le catholicisme).

Revenant de Breslau pour sa soutenance, elle s'était arrêtée à Francfort. C'était la ville de Goethe. Comme tous les touristes, elle admire le Römerberg et le Hirschgraben, et entre dans la cathédrale pour la visiter. *« Pendant que nous nous tenions là dans un silence respectueux, une femme est entrée avec son panier à provisions et s'est agenouillée sur un banc pour une courte prière. C'était pour moi quelque chose de totalement nouveau. Dans les synagogues et les temples protestants que j'avais fréquentés, on ne venait que pour les services divins. Mais là, quelqu'un venait dans l'église déserte, au beau milieu de ses occupations quotidiennes, comme pour un entretien intime. Je n'ai jamais pu l'oublier. »*

Sa sœur Erna se marie en 1920 avec un jeune homme également ami intime d'Edith, Hans Biberstein, qui sans doute aurait pu épouser l'une ou l'autre des deux sœurs. En 1921, Erna accouche d'une petite Suzanne et Edith vient l'aider. En 1949, à New York où elle vit alors, Erna se souviendra : *« Une ombre est cependant venue obscurcir cette époque, par ailleurs si heureuse. Elle m'a confiée sa résolution de devenir catholique, et elle m'a demandé de commencer à préparer notre mère à cette idée. Je savais que ce serait une des tâches les plus difficiles devant lesquelles je me sois jamais trouvée. Ma mère avait certes été toujours très compréhensive et elle nous laissait à tous, ses enfants, une grande liberté en tous domaines, mais cette décision était le coup le plus dur qui pût l'atteindre, elle qui était une juive profondément croyante et qui considérait comme un reniement l'adhésion d'Edith à une autre religion. Nous aussi en avons été profondément affectés, mais nous avons tellement confiance en la conviction intime d'Edith que, le cœur lourd, nous avons accepté sa démarche après avoir tenté en vain de l'en dissuader par égard pour notre mère. »*

Madame Koebner a recueilli séparément les témoignages de la mère et de la fille. Edith lui raconta à cette époque qu'elle se levait à la fin de la nuit, descendait sans faire de bruit et refermait doucement la porte, ayant choisi d'assister à la messe de l'aube. Elle rentrait ensuite furtivement et se recouchait, attendant pour apparaître que toute la maisonnée fût levée. *« Mais plus tard sa mère me dit, avec des larmes amères, qu'elle avait toujours entendu s'ouvrir la porte de la maison, si silencieuse qu'ait pu être Edith, et qu'elle avait su que ce ne pouvait être qu'Edith et qu'elle ne pouvait être allée qu'à l'église. Jamais elle n'en a dit un mot à Edith. »* Sa mère cacha à Edith que, de sa chambre, elle l'entendait sortir à l'aurore et pleurait.



*Le violoniste,
Pekka Halonen
(1900)*

Malgré le choc ressenti par sa mère, malgré les réactions négatives de l'ensemble de la famille, elle est finalement baptisée le 1^{er} janvier 1922. Jusqu'en 1931, elle est professeur au collège Sainte-Madeleine des dominicaines de Spire, avant d'être nommée à Münster à l'institut d'études pédagogiques. En septembre 1932, elle découvre Paris, logée par Alexandre Koyré, juif russe d'origine, à l'occasion des journées que la société Thomiste a organisées autour de la phénoménologie. Elle présente en français, qu'elle maîtrise bien, ses recherches sur les relations entre la pensée de Thomas

d'Aquin, dont elle est en train de traduire la *Somme théologique* dans sa langue maternelle, et celle de Husserl. Le 14, elle visite avec Koyré et Dom Feuling le Sacré Cœur. Sur les marches de la basilique, Feuling s'amuse de les entendre, Koyré et elle, parler des philosophes juifs à Paris. Les échanges sont ponctués de « *Lui aussi est un des nôtres.* » Si un théologien catholique s'en prenait à l'*Ancien Testament*, ce qui était assez souvent de mise à l'époque, elle réagissait immédiatement.

Lorsque les nazis accèdent au pouvoir en 1933, elle est interdite d'enseignement. Un soir de carême, alors qu'elle rentre à sa pension, elle cherche sa clef sans pouvoir la retrouver. Personne pour lui ouvrir. Sur le trottoir passe un homme qui la reconnaît et qui, voyant qu'elle n'a aucune autre solution, l'invite à passer la nuit chez sa femme et lui. Le soir, ne sachant pas qu'elle est elle-même juive, il parle de ce qu'il a lu dans des journaux américains. « *Auparavant, certes, j'avais déjà entendu parler de mesures sévères contre les juifs. Mais, à ce moment-là, je perçus en un éclair que Dieu avait encore une fois posé lourdement sa main sur son peuple et que le destin de ce peuple était aussi le mien. J'étais presque soulagée d'être désormais véritablement atteinte par le sort de tous.* » Des années auparavant, à la suite de sa lecture de la vie de Thérèse d'Avila écrite par elle-même, elle avait déjà sollicité d'entrer au carmel, mais cela lui avait été refusé : son rôle d'enseignante apparaissait à l'Église trop important pour qu'elle pût se retirer. Désormais, puisqu'elle est interdite de tout enseignement, elle pense que le carmel est une façon pour elle, sans comprendre exactement comment et pourquoi, de partager le destin du peuple auquel elle appartient. Mais elle sait que ce second choc va atteindre profondément sa mère, alors âgée de quarante-quatre ans. Elle revient à Breslau pour lui en parler.

À cette époque, Else doit déménager et la grand-mère va voir s'éloigner ses petits-enfants qu'elle chérit tout particulièrement. Son bonheur est d'abord grand d'accueillir de nouveau Edith à la maison, qui lui fait raconter son histoire et celle des siens en vue d'un ouvrage qui doit être, à ses yeux, une réponse à la propagande nazie, la simple vérité sur la vie d'une famille juive. Mais il faut bien, enfin, en venir à la nouvelle dont elle sait qu'elle va atteindre au cœur la vieille dame. « *Je ne pouvais,* »

dit-elle, « *que sauter le pas dans l'obscurité de la foi. J'ai souvent pensé durant ces semaines : laquelle de nous deux va s'effondrer, ma mère ou moi ?* »

Le jour de son départ, le 12 octobre 1934, est le dernier jour de la fête de Souccot et l'anniversaire d'Edith. Elle accompagne sa mère à la synagogue. Sur le chemin du retour – la vieille dame a voulu rentrer à pied malgré son âge – celle-ci se tourne vers Edith : le sermon n'était-il pas très beau ? Si, répond sa fille. N'y a-t-il pas une façon juive d'être pieux ? Bien sûr, mais j'ai rencontré autre chose. « *La réplique arriva alors, désespérée : Pourquoi en es-tu donc venue à connaître cela ? Je ne veux rien dire contre lui. Il se peut bien qu'il ait été un homme très bon. Mais pourquoi s'est-il fait Dieu ?* »

Elles se font leurs adieux. Le train qui s'éloigne amène sœur Thérèse Bénédicte de la Croix au carmel de Cologne.

Après 1492, le grand-père de Thérèse, un homme riche et reconnu eut le choix entre quitter l'Espagne ou se convertir. Il opta pour rester et, de Tolède, s'installa à Avila. Mais dans le secret de son intérieur, il continuait de vivre selon la tradition juive. Dénoncé à l'Inquisition, il dut faire pénitence publique. Ses enfants adoptèrent la nouvelle foi. Thérèse avait de nombreux frères et sœurs, mais était la préférée de son père, petite fille de nature volontaire et fantasque. Elle entraîna son frère le plus proche dans un projet insensé : quitter la maison en cachette et se rendre au pays des Maures en espérant y subir le martyre. Les deux petits furent découverts inopinément sur une route par un oncle qui les reconnut et ramena les deux penauds. On les punit comme il se devait, et surtout celle qui avait été le cerveau de l'affaire. À douze ans, elle perdit sa mère, puis fut une adolescente belle, riche et recherchée. Elle aimait à recevoir des billets dans lesquels les jeunes gens de la bonne société d'Avila lui déclaraient leur flamme, comme elle se complaisait dans les robes de brocart scintillant que son père lui offrait, lui qui espérait que son mariage accroîtrait encore et la fortune et le statut de la famille. Renversant toutes ses attentes, elle lui déclara pourtant qu'elle se ferait religieuse. La lecture des Confessions d'Augustin, dans lesquelles elle s'était retrouvée, l'avait décidée. Son père lui déclara que, lui vivant, il lui interdisait ce dessein, mais elle passa outre. Quand je quittai la maison, dit-elle, j'eus l'impression que tous mes os se détachaient les uns des autres. Bien plus tard, son confesseur lui demanda de raconter son itinéraire et c'est cette Vie écrite par elle-même que lut Edith, qui la frappa par tant de similitudes, au point qu'elle choisit Thérèse comme nouveau nom lorsqu'elle entra elle-même au carmel.

La sœur d'Edith, Rosa, se fit également baptiser et le bruit courut que sa mère elle-même s'était convertie, ce qu'Edith démentit fermement : « *La nouvelle de la conversion de ma mère est une rumeur sans aucun fondement. Ma mère a gardé sa foi fidèlement jusqu'au bout. Je suis confiante dans le fait qu'elle a trouvé un juge très bienveillant et qu'elle est maintenant mon aide la plus fidèle pour que je parvienne moi aussi au but.* » Ce dernier était proche. Après la nuit de cristal, elle quitte en effet Cologne pour le monastère d'Echt, aux Pays-Bas : sa vie est menacée en Allemagne et

sa présence risque de mettre en péril sa communauté tout entière. Ses supérieurs ont préféré tenter de la placer à l'abri, mais de se sentir elle aussi sous la menace, sans que l'Église ne puisse lui apporter de véritable protection, lui apporte une forme de paix avec elle-même. En date du 9 juin 1939, sans bien sûr savoir ce qui peut l'attendre, elle rédige une nouvelle version de son testament : « *Dès maintenant, j'accepte la mort que Dieu m'a préparée, en pleine soumission à sa très sainte volonté et avec joie.* »

Elle avait envisagé se rendre à Rome pour y rencontrer le pape et le supplier de publier une encyclique sur la persécution des juifs d'Europe. En juillet 1942, les évêques néerlandais demandent aux prêtres, dans toutes les paroisses du pays, de lire une lettre condamnant les actes de violence et notamment ceux qui frappent la communauté juive. Par mesure de rétorsion, les nazis décident d'arrêter la centaine de juifs convertis au catholicisme présents sur le territoire néerlandais. Le 2 août, Edith et sa sœur Rosa, qui l'avait rejointe, sont arrêtées et transférées au camp de Westerbork. Le 7, elles montent dans un des premiers trains de déportation. La destination est inscrite sur les wagons – Auschwitz, mais probablement inconnue d'elles, même si Breslau n'en est distante que d'une centaine de kilomètres.

Lorsqu'elle leur avait annoncé sa décision, Hans Biberstein lui avait opposé que ce qu'elle voulait faire allait creuser davantage le fossé entre le peuple juif et elle, et précisément à un moment où leur communauté était opprimée. Sans savoir ce qu'il en serait pour elle au moment où elle écrit ces mots, elle fait état de sa pensée profonde : « *Il ne pouvait pas comprendre que, de mon point de vue, les choses apparaissaient sous un jour totalement différent.* »

Durant les deux jours que dura l'horrible voyage, elle garda sans doute sa robe de carmélite ; en réponse aux regards portés sur le scapulaire brun, il est alors probable qu'elle ait dit à ceux dont elle partageait le sort qu'elle aussi était juive ; il est tout aussi probable que, pour ce qu'on sait de son caractère, elle ait participé à organiser le wagon au mieux qu'il ait été possible et qu'elle se soit occupée de chacun, comme elle l'avait fait, infirmière durant la Grande Guerre dans un hôpital qui avait accueilli les blessés mutilés par les obus et les gaz. Le 9 août, lorsqu'ils arrivèrent enfin, ils furent sortis des wagons au milieu des cris et des aboiements des chiens. Les SS les examinèrent et ils furent triés. Certains furent rassemblés pour entrer dans ce qui apparaissait être un camp semblable à celui de Westerbork. Les autres, dont elle fit partie, furent poussés brutalement vers l'extrémité du quai. On les dépouilla de leurs vêtements et à ce moment-là, dans la nudité partagée, aucun signe visible ne les sépara plus. Puis tous entrèrent dans ce qui semblait être une douche commune ■

Références

- Stein Edith (2008) *Vie d'une famille juive (1891-1942)*, Paris, Cerf.
Thérèse D'avila (2014) *Vie écrite par elle-même*, Paris, Points.

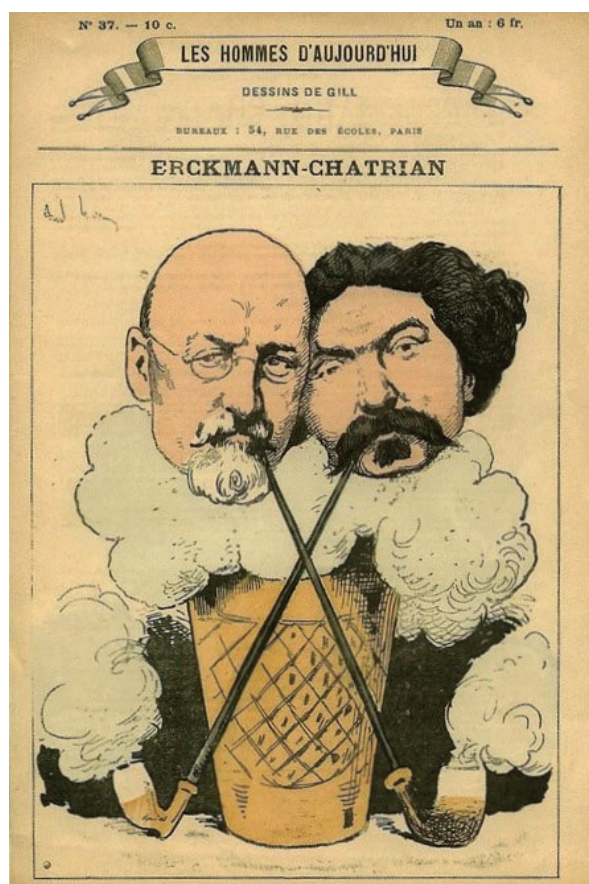
Légèreté et philo-sémitisme dans la littérature du XIX^e siècle Erckmann et Chatrian

Hervé Dumez

Le 29 avril et le 1^{er} mai 1861 paraît un long article d'Émile Zola, qui sera par la suite repris dans *Mes haines*. C'est d'abord un cours. La littérature, la grande, explique le jeune professeur, est l'héritière de Balzac : des personnages forts, passionnés ; des intrigues élaborées, parfois terribles ; une exploration de mécanismes sociaux complexes.

Rien de tout cela dans Erckmann-Chatrian : des personnages fades, tous gentils ; des intrigues sans relief ; un monde idyllique, celui d'une Alsace rêvée – côteaux plantés en vigne, Johannisberg des capucins et choucroute.

Pourtant, *L'ami Fritz* se passe non en Alsace mais dans une Allemagne du sud qui sent se refermer l'emprise prussienne et ne l'apprécie guère. À trente ans, Fritz Kobus qui a hérité des biens de son père, une maison bourgeoise en ville et une ferme qui lui permet de vivre de ses rentes, n'aspire qu'à rester vieux garçon, abusant de la bonne chère, de chopes de bière partagées à l'auberge avec ses amis, et de vénérable Kirschenwasser. Il tombera, malgré tous ses principes, amoureux de Suzel, la toute jeune fille



de ses fermiers. Personnages et intrigue gentille, certes. Zola ne relève pourtant pas l'ironie qui croque avec tendresse les ridicules de Kobus. Ou l'amitié entre Kobus et un violoniste gitan qui se déplace avec son instrument de village en village sans avoir de papiers en règle, et que Kobus a protégé, un soir d'hiver, de la police locale. Mais, surtout, lui qui défendra quelques années plus tard le capitaine Dreyfus, et de quelle façon, Zola ignore le personnage du *rebbe* (rabbin en yiddish). David Sichel était le meilleur ami du père de Kobus, qui, enfant, s'asseyait sur ses genoux et lui tirait la barbe. Depuis, ils se traitent l'un et l'autre de *schaude* (fou) et quand David qualifie Kobus d'*épikaures* (épicurien), Kobus l'appelle *posché-israel* – mauvais juif –, lui qui est un bon juif et un juif bon, modèle de fidélité et d'amour conjugal, juste dans les décisions qu'il doit prendre, et débordant d'amour paternel envers Fritz. Si le quartier juif de la petite ville est décrit comme pauvre, sale, plein d'odeurs repoussantes – on n'y cuisine pas la choucroute –, ces stéréotypes ne sont là que pour faire ressortir la noblesse du vieil homme et sa bonté.

Le *Juif polonais* est le miroir de Kobus, sous forme d'un drame oppressant. Un aubergiste riche marie sa fille avec un personnage établi. La fête bat son plein, qui manifeste sa réussite. Mais un cauchemar le hante : des années auparavant, sans avoir jamais été inquiété et suspecté, il a assassiné un marchand polonais juif qui s'était arrêté à l'auberge pour le dévaliser. Si l'antisémitisme se retrouve un peu partout dans la littérature européenne de l'époque, on voit dans celle-là des figures de philo-sémitisme : le juif y est victime ou modèle de droiture et de bonté.

Cela, Zola l'ignore.

Je ne vois dans l'œuvre [*L'ami Fritz*] qu'une fantaisie sentimentale et puérile, trop en dehors de mon âge et de moi-même pour pouvoir m'intéresser. Elle mérite un sourire.

Il passe à côté d'autre chose. Dans une lettre à ses frères, Chatrian explique le projet des deux auteurs :

Il faut écrire des livres pour le peuple et ne pas s'occuper du reste. Une fois que le peuple connaîtra son histoire, on ne lui fera plus prendre des vessies pour des lanternes et des bonnets à poil¹ pour des bonnets de liberté.

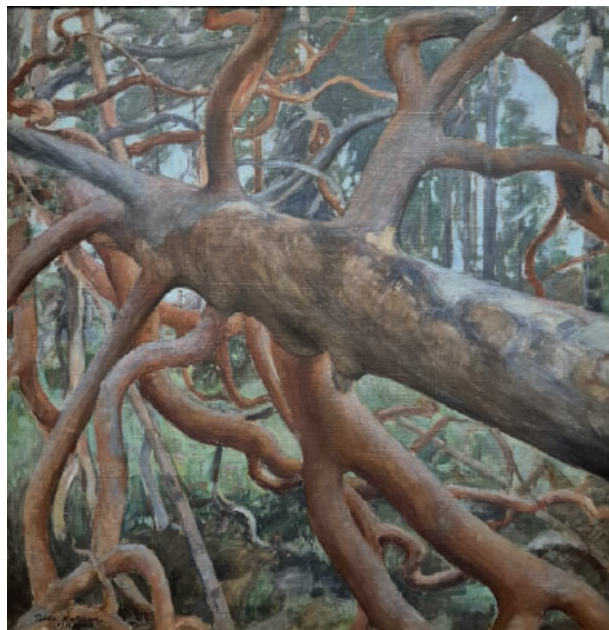
1. Ceux de l'Empire.

Le projet derrière cette littérature est politique et didactique : il faut donner à connaître aux gens simples leur histoire, de manière vivante et accessible. Les livres doivent pouvoir être lus par les enfants, futurs citoyens. L'objectif est la réconciliation : « *La République*, [écrit Erckmann], *n'est plus une, indivisible, elle est partagée : la bourgeoisie a ses intérêts, le peuple a les siens.* » La perception d'un hiatus entre les élites et le peuple est ce qui anime cette forme de littérature populaire, la recherche d'un retour à une unité républicaine lui donnant son sens profond.

Au moment d'achever son éreintement et de formuler sa haine, Zola se laisse finalement attendrir. Il fait remarquer à son lecteur la longueur de l'article qu'il a consacré à cette littérature jugée trop populaire et superficielle, pour finir par avouer que l'auteur lui est malgré tout sympathique, ce que son ami Flaubert lui reprochera, traitant quant

à lui les auteurs de pignoufs – le charme de la légèreté lui échappant totalement.

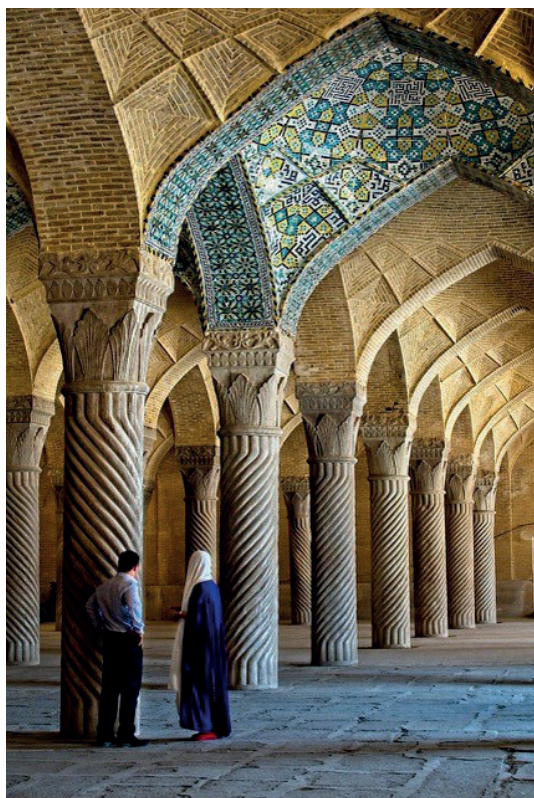
C'est Erckmann qui écrivait, et le *rebbe* David Sichel est le souvenir d'un ami cher de son père. Chatrian s'occupait des contrats d'édition et du théâtre, et discutait ce que son ami et complice écrivait. Lui était antisémite. À la fin de sa vie, il sombra dans une forme de délire paranoïaque, accusant notamment Erckmann d'avoir pactisé avec les Prussiens qui occupaient désormais leur terre natale, parce que son ami était simplement retourné revoir Phalsbourg, la ville de son enfance dont il se sentait exilé ■



*Grand pin de Kotavuori,
Pekka Halonen (1916)*

Références

- Hatzfeld Henri (1963) "Erckmann-Chatrian et la culture populaire", *Esprit*, n° 320 (9), septembre, pp. 320-331.
- Massey Irving (2000) *Philosemitism in German Literature*, Berlin/New York, De Gruyter.
- Massey Irving (2017) "Le personnage du Juif dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian. Méditations sur l'iconoclasme", *Studi Francesi. Rivista quadrimestrale fondata da Franco Simone*, vol. 61, n° 3, pp. 497-509.
- Zola Émile (1865) "Erckmann-Chatrian", *Le Salut public de Lyon*, 29 avril et 1^{er} mai [repris in Zola Émile (1866) *Mes Haines*. Paris, Charpentier, pp. 179-200].



Ispahan

*Pour tes roses
J'aurais fait
Un voyage plus long encore*

*Ton soleil n'est pas celui
Qui luit
Partout ailleurs
Et tes musiques qui s'accordent avec l'aube
Sont désormais pour moi
La mesure de l'art
D'après leur souvenir
Je jugerai
Mes vers les arts
Plastiques et toi-même
Visage adoré*

*Ispahan aux musiques du matin
Réveille l'odeur des roses de ses jardins*

*J'ai parfumé mon âme
A la rose
Pour ma vie entière*

*Ispahan grise et aux faïences bleues
Comme si l'on t'avait
Fait avec
Des morceaux de ciel et de terre
En laissant au milieu
Un grand trou de lumière
Cette
Place carrée Meïdan
Schah trop
Grande pour le trop petit nombre
De petits ânes trotinant
Et qui savent si joliment
Braire en regardant
La barbe rougie au henné
Du Soleil qui ressemble
A ces jeunes marchands barbus
Abrités sous leur ombrelle blanche*

Je suis ici le frère des peupliers

*Reconnaissez beaux peupliers aux fils d'Europe
Ô mes frères tremblants qui priez en Asie*

*Un passant arqué comme une corne d'antilope
Phonographe
Patarafes
La petite échoppe*

(Guillaume Apollinaire)